

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

# PRECIS ANALYTIQUE DES TRAVAUX

DE LA  
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

SCIENCES ET ARTS  
DU DÉPARTEMENT DU NORD,  
SÉANTE A DOUAI;

PENDANT LES ANNÉES 1812 ET 1813.



## DOUAI,

DEREGNAUCOURT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,  
RUE SAINT JACQUES, N.º 358.

1814.





**PRÉCIS ANALYTIQUE  
DES TRAVAUX  
DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,  
SCIENCES ET ARTS  
DU DÉPARTEMENT DU NORD,  
SÉANTE A DOUAI,  
PENDANT LES ANNÉES 1812 ET 1813,**

*D'après le compte qui en a été rendu par M. le Secrétaire  
général, à la Séance publique du 15 Juillet 1814.*

---

**DISCOURS**

*Prononcé à l'ouverture de la Séance publique, par  
M. TAFFIN DE SOREL, Président.*

---

**MESSIEURS,**

**N**OTRE honorable Collègue a, dans la dernière séance  
publique, retracé, avec autant de clarté que d'élégance et de  
précision, les relations qui existent entre les Sciences et les

I ..

Arts, il a rappelé leur influence mutuelle, les nombreuses applications des unes et des autres aux besoins de la Société.

Vous me permettrez, MESSIEURS, de vous entretenir quelques instans des progrès du premier, du plus utile, du plus respectable de tous les Arts.

L'Agriculture est la mère de toutes les Sciences ; elle est la tige unique d'où sortent toutes les branches de l'économie politique ; elle est le mobile de l'aisance, l'idole des nations civilisées, et, chez un peuple laborieux, elle produit l'amélioration des mœurs.

Elle redoute surtout un joug odieux et tyrannique. Elle ne fleurit que sous un Gouvernement paternel.

Il nous est rendu ce Gouvernement si désiré ; un Roi, ami des lettres, protecteur des arts, digne fils de Henri IV, vient de remonter sur le trône de ses ancêtres.

Une paix solide a succédé à une série de guerres qui ont désolé l'Europe.

Une Jeunesse active ne sera plus détournée de ses occupations ; elle se livrera sans crainte à l'agriculture, au commerce et aux arts.

Le guerrier couvert d'honorables blessures, va, à l'ombre du paisible olivier, cultiver l'héritage de ses pères, et l'on pourra dire de lui, ce que Pline disait des Romains (liv. 18, chap. 3), que la terre prenait plaisir à se voir labourer par un soc couronné de lauriers, et par un vainqueur décoré des honneurs du triomphe.

Tel est, MESSIEURS, le riant avenir qui s'offre à notre chère patrie.

Les peuples de la plus haute antiquité ont témoigné une profonde vénération, une reconnaissance sans bornes, envers ceux qui leur avaient enseigné l'art de fertiliser la terre.

Les Egyptiens attribuaient l'invention de l'agriculture à Osiris, qui était représenté tenant dans la main une charrue.

Les Grecs reconnaissaient pour l'inventeur de la charrue, Cérés, ou plutôt Triptolème, qu'elle nourrit de son lait.

Les premiers habitans de l'Italie placèrent au rang des dieux Saturne et Janus, en reconnaissance de cette invention, dont ils leur faisaient honneur.

L'agriculture a fait les délices des plus grands hommes, chez les peuples anciens.

Cyrus le jeune avait planté la plupart des arbres de ses jardins, et ne dédaignait pas de les cultiver lui-même.

Hiéron de Syracuse, Attalus, et un grand nombre d'autres princes, sont loués par les auteurs Grecs et Latins, de l'amour qu'ils ont eu pour les champs, et pour les travaux de la campagne.

La culture des champs fut le premier objet du législateur des Romains, et, pour en donner à ses sujets la haute idée qu'il en avait lui-même, la fonction des premiers prêtres qu'il institua, fut d'offrir aux dieux les prémices de la terre, et de leur demander des récoltes abondantes.

On ne peut douter que l'agriculture ne fût en honneur chez les Gaulois, longtems avant l'arrivée des Romains.

Les Phocéens, qui vinrent fonder Marseille, apportèrent avec eux des plants de vignes et d'oliviers.

Il est certain que l'art de faire le vin avec le fruit de la vigne, était en usage dans les Gaules, longtems avant l'arrivée des Phocéens.

Au mariage d'Euxémus, chef des Phocéens, avec Petta, fille de Namus, roi des Saliens, peuple Celte, qui habitait les côtes de Provence, cette princesse présenta, selon l'usage du pays, une coupe, où il y avait du vin et de l'eau, à celui qu'elle voulait se choisir pour époux.

Cicéron, dans l'oraison pour Fontéius, parle du grand commerce de vin qui se faisait dans l'intérieur des Gaules.

Les Gaulois étaient même plus instruits dans cette partie de l'agriculture, que les autres nations. On leur doit l'invention des tonneaux.

Ils cultivaient aussi les grains ; c'est à cette culture qu'ils devaient une population immense.

Les Gaulois étaient originairement sans bourgs et sans villes ; leurs habitations étaient éparses dans la campagne, sur le fonds de terre qu'ils cultivaient, et ceux d'une même famille demeuraient dans le voisinage les uns des autres, et s'étendaient à mesure que les lignées devenaient nombreuses ; ce qui ferma environ quatre cens peuples différens, resserrés et comme entassés les uns sur les autres dans les Gaules.

Une population aussi nombreuse n'était dûe qu'à l'agriculture, puisque les Gaulois étaient privés des ressources du commerce extérieur, et ne connaissaient pas les manufactures.

Les terres qui étaient d'un plus grand rapport, étaient principalement celles arrosées par la Saône ; c'est ce que nous attestent les commentaires de César.

Mais l'invasion des Gaules par les peuples du Nord, fut aussi fatale à l'agriculture qu'à la population.

Les habitans des Gaules, tourmentés, poursuivis par les vainqueurs, furent dispersés.

L'agriculture fut abandonnée, les maisons devinrent la proie des flammes ; la terre fut frappée de stérilité, elle se couvrit de ronces et de bois.

Vous savez, MESSIEURS, qu'elle ne donne ses richesses qu'aux mains diligentes qui les sollicitent par le travail.

Sous la première race des Rois de France, l'agriculture y fut languissante.

Elle reprit de l'activité au commencement de la seconde race, tems où les moines se livrèrent au défrichement des terres, avec un zèle et une intelligence dont on a depuis ressenti les heureux effets.

Vous avez remarqué, dans le Département du Nord, couvert d'eau et de bois, du tems de Charlemagne, que des abbayes furent bâties dans les endroits les plus marécageux, qui exigeaient le plus de travaux. Seulement dans l'arrondissement de Douai, je vous citerai Anchin, Marchiennes, Hasnon, St-Amand, Vicogne, Crepin, etc, etc.

Le règne de Charlemagne, sous lequel tout prit une nouvelle forme, donna à l'agriculture un plus grand éclat, qui ne fut pas de longue durée.

L'invasion des Normands et le régime féodal, replongèrent pour longtems la France dans le chaos et dans l'ignorance.

Ceux qui se livrèrent les premiers à la culture des terres, étaient des esclaves, dont la plupart rachetèrent des seigneurs leur liberté, souvent à un prix considérable.

Ceux qui n'eurent pas le moyen de s'affranchir, restèrent dans l'esclavage.

Qui croirait que deux causes nuisibles à la France, à bien des égards, ont cependant servi à l'avancement de l'agriculture : les croisades et le luxe des cours.

Les seigneurs qui arborèrent la croix, rendirent libres un grand nombre de serfs, et donnèrent leurs terres à *cens* ; ils rapportèrent même de l'Asie, des plantes précieuses, qui se sont multipliées dans nos climats.

Le luxe des cours produisit aussi un effet qu'on ne devait pas attendre ; en mettant les biens-fonds dans la main du peuple, ils furent mieux cultivés, et augmentèrent les richesses de l'Etat.

Comme les progrès dans les arts même les plus nécessaires, ne s'opèrent que lentement et par degrés, la France, qui, par la nature de son climat et de son sol, était appelée particulièrement à l'agriculture, ne s'est pourtant occupée de l'art du labourage, que beaucoup plus tard que les autres nations.

**Vous vous rappelez, MESSIEURS, que l'Afrique, la Sicile et la Pologne, ont été longtems les greniers de l'Europe.**

**Cependant des réglemens qui adoucirent la condition des cultivateurs, furent rendus successivement par François I<sup>er</sup>, Henri III et Henri IV.**

**Louis XIV, sous le règne duquel les lumières se propagèrent, et les lettres furent cultivées, fit aussi des réglemens pour améliorer la condition des cultivateurs.**

**Ce fut enfin sous Louis XV, que l'amour de l'agriculture gagnant, pour ainsi dire, tous les ordres de l'Etat, cet art fit des progrès étonnans. Des savants s'empressèrent de contribuer à sa perfection:**

**Ils sentirent que tous les travaux d'agriculture se rapportent au bien public : que, sans elle, une nation ne peut avoir de puissance durable. Aussi, ils ne dédaignèrent plus de s'occuper d'objets que nos pères regardaient comme indignes d'eux.**

**Il y en a eu beaucoup qui se sont livrés à l'étude de toutes les branches de l'économie rurale.**

**L'amour de l'utilité publique a donné naissance aux Sociétés d'agriculture.**

**Celle de Paris, établie en 1761, s'occupait spécialement de ce qui concernait la généralité de Paris,**

**En 1788, le Roi, en lui accordant le titre de Société Royale d'Agriculture, a formé le centre commun et le lieu de correspondance des différentes Sociétés d'agriculture du Royaume.**

**En 1799, dans tous les chefs-lieux de Départemens, des Sociétés d'agriculture furent établies par le Gouvernement.**

**C'est par elles, n'en doutez pas, que les connaissances dissiperont peu-à-peu les ténèbres de l'ignorance et les préjugés répandus dans les campagnes.**

C'est le langage de l'expérience qu'il faut parler à l'habitant des campagnes, qui, ne lisant point, ou presque point, ne fait aucun usage des mémoires d'auteurs agronomiques.

Le paysan, accoutumé dès l'enfance à des pratiques qu'il tient de ses pères, n'en connaît et n'en veut pas connaître d'autres, à moins que, de ses propres yeux, il n'en voie, il n'en reconnaisse les bons effets.

Les Sociétés d'agriculture auxquelles on fait part de nouvelles découvertes, font par elles-mêmes, ou font faire par leurs correspondans, les expériences qui démontrent l'utilité ou l'inutilité de ce qui leur est proposé.

C'est quand l'expérience a démontré l'utilité d'une découverte, que la Société la communique aux gens de la campagne, et leur en offre les heureux résultats.

C'est par les correspondans que la Société est informée des besoins des cultivateurs, qui sont souvent arrêtés par la crainte de la dépense dans les essais qu'ils veulent tenter.

La Société est l'intermédiaire entre les auteurs agronomes et les cultivateurs de profession.

La Société, en décernant des prix, encourage ceux qui enrichissent l'agriculture de nouvelles découvertes, et excite l'émulation de ceux qui, par leur manière de cultiver, procurent les plus belles récoltes.

Déjà le laboureur, dégagé de ses anciens préjugés, ne condamne plus la terre à ne porter que deux fois sur trois ans.

Déjà les instrumens aratoires ont atteint un degré de perfection qu'ils n'avaient pas anciennement.

Que le spectacle de la nature est beau et majestueux ! Que ces champs couverts de moissons riches et abondantes, offrent un aspect riant et agréable !

C'est après avoir recueilli les fruits de leurs travaux, que les bons cultivateurs se livreront sans inquiétude et sans souci

**aux éans d'une joie pure et tranquille, en répétant sans cesse à leurs enfans :**

***Remuez vos champs ; creusez, fouillez, bêchez ; un trésor est caché dedans.***

---

**Le compte qui va vous être rendu, Messieurs, par M. le Secrétaire-général, vous prouvera que la Société ne s'occupe pas seulement de l'Agriculture ; les Sciences, les Lettres et les Arts font partie de son domaine.**



---

**COMPTE DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,**
**PENDANT LES ANNÉES 1812 ET 1813,**
*Rendu par M. BOINVILLIERS, Secrétaire général ; Correspondant de l'Institut de France ; de la Société Philotechnique, de la Société royale académique des sciences de Paris ; des Académies de Rouen, de Lyon, d'Amiens, de Besançon, de Bordeaux, etc.*


---

**MESSIEURS,**

**D**ANS la séance publique du 29 novembre 1812, celui de nos Collègues auquel j'ai eu l'honneur de succéder, vous a présenté le tableau exact et fidèle des objets qui, pendant les années 1810 et 1811, ont fait la matière de vos occupations. Vous mettre aujourd'hui sous les yeux et sous ceux du public, le compte de vos utiles travaux pendant les années 1812 et 1813, c'est vous rappeler, MESSIEURS, les services que vous avez rendus à la science, et l'engagement que vous avez pris de lui en rendre encore. Le miel abondant que le cultivateur extrait, chaque année, de ses ruches, atteste les soins laborieux de la diligente abeille.

*M. Delegorgue* vous a fait un rapport détaillé sur la partie des œuvres de M. le comte François de Neuf-Château, membre honoraire, laquelle a pour titre : *L'Art de multiplier les grains*. Le rapporteur, après avoir rendu hommage aux savantes recherches de M. François de Neuf-Château, et à la réunion des expériences très-précieuses qu'il a faites sur la végétation et sur le produit des graines céréales, rappelle ses principes, dont le 1.<sup>er</sup> est la liberté de la culture des terres ; le 2.<sup>e</sup> l'imposition de ce produit réglé avec une extrême sagesse ; le 3.<sup>e</sup> une balance entre la dépense et le produit, telle que le cultivateur puisse toujours obtenir un bénéfice au-delà

de sa subsistance. L'auteur du rapport en ajoute un 4.<sup>e</sup> de localité : c'est qu'il ne faut pas, pour se procurer dans les départemens de grande culture, une plus abondante récolte d'une année sur trois, risquer de ramener forcément la culture d'assolement ; il prévient que c'est d'après ce principe, qu'il appréciera le résultat des expériences rapportées par M. François de Neuf-Château. Notre Collègue démontre la supériorité de la grande culture sur celle d'assolement, par la seule raison que celle-ci ne fait que nous nourrir, tandis que celle-là non-seulement nourrit, mais encore revêt et éclaire ; il compte encore, parmi ses avantages, celui d'occuper, pendant la morte saison, une foule d'individus à la préparation de l'huile et du lin. Au nombre des plantes oléagineuses qui trouvent la dernière place dans les terres destinées au repos en pays d'assolement, il place la caméline, et démontre par l'expérience qu'il a faite, et qu'ont répétée plusieurs cultivateurs recommandables, que le blé semé dans le champ qu'elle a occupé (après lui avoir donné une demi-fumure, parce que la caméline, très-pivotante, dégraisse la terre), n'est jamais détruit par le ver rongeur du blé, qui est un vrai fléau dans ce pays-ci.

De ce qu'il paraît à M. Delegorgue que notre culture ne donne pas, comme celle des pays d'assolement, toute la latitude désirable à l'exécution des procédés qui ont obtenu tant de succès, d'après les expériences faites dans ceux-ci, et rappelés par M. François de Neuf-Château, il n'en conclut pas qu'ils doivent être négligés dans son pays ; il estime au contraire qu'ils doivent être encouragés ; mais il pense que la pratique y est nécessairement plus difficile. Il rejette comme impossibles les pépinières et la replantation des graines céréales, parce que c'est aux mois de juin, juillet et août, qu'il faudrait semer à cet effet, et que, dans ce tems, il n'y a pas de terres libres, si ce n'est celles qui sont réservées pour recevoir la graine du colzat.

Quant à la plantation que M. François de Neuf-Château substitue à la semaille, notre Collègue fait observer qu'elle emploie beaucoup plus de bras, qu'elle ne peut d'ailleurs se faire avec espoir de succès dans les terres fortes de ces départemens, parce que, généralement compactes, lorsque l'humidité les a pénétrées, elles ne sont pas assez ductiles pour faire espérer que les trous faits au plantoir, pour y déposer le grain, puissent, par le mouvement de la herse, se renfermer de manière à ce que le grain soit environné de terre, en sorte qu'il doit rester des vides qui laissent le grain nu, ou le noient et le pourrissent par l'introduction de la pluie dans ces trous qui restent entiers, quoique recouverts en apparence à la surface.

M. Delegorgue convient que les terres sablonneuses ne seraient pas sujettes à cet inconvénient, mais elles sont rares dans ce pays ; il ne voit que deux manières d'effriter nos terres très-compactes : l'une, par l'effet d'une forte et longue gelée d'hiver ; l'autre, par le renversement des tiges du tabac, après sa récolte. Quant à la première, il rappelle les terribles effets de l'hiver de 1789, qui fut accompagné d'orages si violens, que des grêles considérables brisèrent, à Douai, les toitures des maisons et toutes les vitres exposées au midi. Il rappelle qu'après cet hiver, un cri général de désolation se fit entendre ; il dépeint le courage dont s'armèrent alors les cultivateurs : tout était perdu, colzat, blé, orge, seigle, hivernache, tout a été ressemé ; les œillettes ont remplacé le colzat, la vesce l'hivernache, et jamais, de mémoire d'homme, il n'y eut de plus belles avêties (1), ni de plus abondantes récoltes. Notre Collègue attribue cet heureux résultat à la division, à l'effritement, à la ductilité de la terre, produite par la grande gelée. La semence nouvelle a été jetée avec une sorte de parcimonie, aucun grain n'a été perdu, tous ont germé, tous étaient suffisamment enfoncés, tous ont

---

(1) Moissons sur pic.

tallé comme s'ils avaient été plantés, espacés, courbés et soignés, ainsi que le prescrivent les expériences citées par M. François de Neuf-Château ; mais ce n'est pas après l'hiver, que cette expérience, indiquée par la nature, peut être répétée par les cultivateurs de la majeure partie des départemens du Nord et du Pas-de-Calais.

De l'effritement des terres, produit par la gelée, l'auteur du rapport passe à celui qui est l'effet de la culture du tabac, et il rend compte de sa propre expérience. Après la récolte des feuilles du tabac, il suffit d'enfouir les tiges par les labours ; la terre qui se trouve à la surface est si douce et si joyeuse, que, quelques grains qu'on y répande, elle lève à souhait, et il n'y a jamais eu de plus belle récolte en blé, que sur cette espèce de terre, dont il regrette la rareté par l'abandon de la culture du tabac dans ce pays. Là on pourrait planter le blé à la main, et certes les récoltes seraient celles que désire M. François de Neuf-Château. Elles pourraient être aussi fort bonnes sur les terres délaissées par la caméline, qui a la même propriété, mais qui malheureusement ont besoin, pour produire des graines céréales, d'une fumure qui s'oppose à leur plantation. Notre Collègue recherche cependant et trouve dans quelques portions du département du Nord et dans une partie de celui du Pas-de-Calais, des terrains susceptibles d'amélioration de culture, et auxquels peuvent s'adapter les moyens proposés dans l'ouvrage de M. François de Neuf-Château, mais les habitations n'y sont pas à beaucoup près aussi fréquentes, ni la population aussi nombreuse que dans les parties plus fructueuses de ces départemens. M. Delegorgue termine son rapport, en faisant observer que le blé cru sur la partie assolée du Pas-de-Calais, est toujours de meilleure qualité que celui de grande culture, que le pain qui en résulte est plus beau, plus frais, et de meilleur goût : raison de plus pour y introduire la plantation des graines céréales, qui y serait d'autant

plus facile, que l'année de repos accordé aux terres destinées à les produire, donne le moyen de profiter de tous les beaux jours de l'automne pour l'effectuer. Ainsi, dit M. Delegorgue, « le vœu de M. le comte François de Neuf-Château pourra être accompli dans notre pays, et son savant ouvrage aura le prix qu'il ambitionne : l'extension de la culture pour le bien de l'humanité. »

M. Boinwilliers vous a lu un éloge historique de Demoustier, auteur des *Lettres à Emilie*, du *Conciliateur*, etc. « Le goût pour la poésie se développa de bonne heure chez le jeune Demoustier, et comment, dit son panégyriste, comment pouvait-il ne pas courtiser, dès son bas-âge, les Filles de Mémoire, celui qui avait l'avantage d'appartenir à la famille du bon Lafontaine, et à celle du grand Racine ? » Notre Collègue passe en revue les différens ouvrages, tant imprimés que manuscrits, du poëte dont il a entrepris l'éloge, et il cherche à prouver que le ton d'afféterie qu'on lui a souvent reproché, est racheté par les traits brillans d'un esprit souple et facile. « On trouve, dit-il, dans ses écrits, une grâce naturelle, de l'abandon, une foule d'aperçus fins et ingénieux, des détails charmans, une philosophie aimable, et surtout ce vernis d'enjouement et de galanterie, qui faisait le caractère distinctif de Demoustier. » Notre Collègue, qui eut l'avantage de connaître l'auteur des *Lettres à Emilie*, termine son éloge par la lecture d'une pièce de vers, qu'il composa et publia très-peu de jours après la mort de cet écrivain charmant, enlevé à la république des lettres, à l'âge de 41 ans.

M. Lussiez, qui vous a vivement intéressés par la lecture des *Elégies* qu'il a traduites de Tibulle, et dont il a achevé le premier livre, vous a donné également lecture de plusieurs autres productions dans le même genre, telles que l'*Invocation à la nuit*, la *Terreur nocturne*, l'*Envoi d'un portrait*,

*l'Invocation au Sommeil*, etc. Vous avez reconnu les accents plaintifs du chantre de Delie, dans ces divers opuscules, que le sentiment et la grâce paraissent avoir dictés. Quant aux *Élégies* dont Tibulle lui a fourni le texte, je ne puis oublier la onzième, qui a obtenu surtout vos suffrages et vos applaudissemens. M. Lussiez a comparé, pour cette fois, sa traduction en vers, et avec l'original qu'il a mis sous vos yeux, et avec la version en prose qu'en a donnée Mirabeau, et qu'il vous a citée en grande partie. Il a prouvé que cet écrivain, bien remarquable d'ailleurs par ses talens oratoires, et par la véhémence de son style, est loin d'avoir traduit fidèlement le poète érotique qu'il entreprit de faire passer dans notre langue. Il paraît en effet, par les diverses citations que notre judicieux Collègue vous a produites, comparativement avec le texte, il paraît, disons-nous, que Mirabeau n'a pas toujours entendu l'auteur qu'il s'était efforcé de traduire, et que souvent il a éludé, à dessein, les difficultés que lui offrait l'original, au lieu que M. Lussiez, qui a le mérite d'avoir traduit en vers, a triomphé, selon nous, très-heureusement des difficultés sans nombre que présente le poète, avec lequel il semble lutter corps à corps.

M. Lenglet vous a fait hommage d'un ouvrage de sa composition, ayant pour titre : *Introduction à l'histoire, ou Recherches sur les dernières révolutions du globe, et sur les plus anciens peuples connus*. Cet ouvrage qui est le fruit de longues études, et dont il n'est pas donné à tout le monde d'apprécier le mérite, annonce dans l'auteur une profonde connaissance de l'histoire, et des notions très-étendues sur la géologie. Notre Confrère s'est livré à des recherches érudites, qui ont exigé de sa part beaucoup de temps et un long travail. Le but de ces recherches, est de constater quel degré de lumières peuvent se prêter mutuellement

l'histoire

l'histoire de la terre, l'histoire du ciel, et celle des peuples que nous regardons comme les premiers. Cet ouvrage renferme trois divisions qui forment autant de livres. La première offre l'analyse et les résultats des observations les mieux constatées sur l'état actuel du globe, et sur ses dernières révolutions. La seconde contient les traditions relatives aux derniers changemens de l'hémisphère boréal. La troisième présente la chronologie comparée des premiers âges, et les rapports des premières observations astronomiques, avec les traditions historiques des plus anciens peuples. On a rendu un compte avantageux de cet ouvrage important, dans plusieurs journaux littéraires bien accrédités ; vous avez sagement pensé, MESSIEURS, qu'il ne peut qu'ajouter à la réputation de notre savant et laborieux Collègue.

L'étude de l'antiquité a toujours fait une des occupations les plus sérieuses de *M. Guilmot* ; et toujours vos suffrages ont été la récompense de ses nobles travaux. Notre estimable Collègue vous a lu, MESSIEURS, un mémoire intitulé *Découverte du Vicus Helena* de Sidoine Apollinaire, et du *Clausula* de Baudri et de Sigebert. Après avoir donné son opinion sur l'origine des Francs, notre Collègue les fait partir l'an 446, avec l'auteur des Gestes des Rois de France, de Diest (*Dispurgum*) en Brabant, où Clodion, leur Roi, avait fixé sa résidence, pour venir à Tournai, et de-là à Cambrai, en suivant la voie romaine qui passait par les villages de Rume, Capelle, Mons-en-Pévèle, Ostricourt, les marais d'Evin et de Noyelles-Godault, Beaumont, Vitry, Estrées, Sauchi-Cauchie et Sauchi-l'Estrées. C'est nécessairement sur cette route qu'il fallait chercher le *Vicus Helena*, et *M. Guilmot* le trouve dans Evin (autrefois Hevic, Hevinch.) Là, en effet, le chemin était coupé par le Boulénrieu, et l'inondation qu'il formait ; on les traversait l'un et l'autre sur un pont de bois

fort long, tel que le dépeint Sidoine, qui place aussi près du *Ficus Helena*, une colline, sur laquelle les Francs célébraient la nœce de l'un d'eux, et notre Collègue nous montre cette colline à une demi-lieue de-là. C'est la petite montagne sur laquelle est situé le village de Moncheaux. M. Guilmot dit ensuite que le pont d'Evin fortifié est ce que Baudri et Sigebert appellent *Clausula*, et il prouve, par des faits incontestables, que jusqu'après le règne de Philippe-le-Bel, la route que les Francs suivirent pour entrer dans le pays auquel ils donnèrent leur nom, fut la seule par où les armées françaises pouvaient pénétrer directement en Flandre.

*M. Leleux*, un de vos Correspondans les plus laborieux, vous a transmis trois petits poèmes, dont j'ai eu l'honneur de vous donner successivement lecture : *La mort d'Artho*, imitation d'Ossian ; *Colda*, autre imitation du même poète ; et une élégie intitulée : *La mort du jeune Poète*. Je regrette infiniment que les bornes d'une séance publique ne me permettent pas d'associer à nos jouissances les personnes qui nous honorent ici de leur attention, en vous donnant une seconde lecture de cette dernière pièce que vous avez entendue avec beaucoup d'intérêt.

*M. Delegorgue* vous a donné, MESSIEURS, la description d'une pie blanche qu'il possède dans son cabinet, et qui lui a été envoyée de Lillers, département du Pas-de-Calais, où elle a été tuée le 12 février dernier. Cet oiseau, qui avait échappé depuis plus de deux ans aux coups de fusils et aux pièges qu'on lui avait tendus, est remarquable en ceci surtout, que ce qui est blanc chez les pies ordinaires, est d'un beau blanc chez cet oiseau, et que ce qu'elles ont de noir, est remplacé chez lui par un blanc vulgairement appelé gris de perle. Il a une très-petite tache d'un brun pâle aux deux côtés du crou-

pion, joignant le bas des ailes. Il paraît vrai, dit M. Delegorgue, qu'il n'existait pas en France de pie parfaitement blanche, avant qu'on eût signalé celle qui vient d'être tuée à Lillers, et qu'un homme habile est chargé d'empailler pour la satisfaction des curieux. M. de Buffon, après avoir rapporté qu'il y a des pies blanches, comme il y a des corbeaux blancs, suppose que ce changement de plumage est dû, soit à l'influence du climat, pour ceux de ces oiseaux qui voyagent dans les contrées septentrionales, soit à quelque accident particulier. M. Delegorgue fonde sur cette hypothèse l'opinion qu'il émet, que le changement de plumage dans la pie qu'il possède, est pareillement dû à quelque accident, tel qu'une grande frayeur, bien ajoute-t-il que la pie soit loin d'être poltrone ; mais n'en serait-il pas de la gente volatile, comme de l'espèce humaine ? On a vu, dans des momens affreux de crise, dit notre Collègue, on a vu des hommes très-courageux se coucher avec des cheveux très-noirs, et se lever avec des cheveux parfaitement blancs. M. Delegorgue termine sa description ornithologique par une observation piquante : c'est que, depuis trois ans que cette pie blanche est partout surveillée et guettée, elle a eu des petits ; et cependant on ne connaît pas d'autre pie blanche qu'elle dans le canton.

*M. Michel*, que vous avez eu le malheur de perdre au commencement de cette année, mais qui vit encore au milieu de vous par le souvenir de ses travaux utiles, et de ses excellentes qualités, a mis sous vos yeux plusieurs pommes de terre provenues de pelures, et dont le développement a produit des tubercules d'un volume au moins aussi fort que ceux qui proviennent du fruit même. Il s'agit, avant de peler ces racines qu'on destine à la cuisson, d'en cerner un ou deux yeux avec un outil fort connu, appelé *gouge*, en laissant autour de l'œil qu'on enlève, deux lignes environ de la pomme

de terre, qui doivent servir à la nourriture du germe, lorsqu'il commence à se développer. On réserve ces yeux pour les planter dans la saison.

*M. Becquet de Mégille*, que ses fonctions administratives tiennent trop longtemps éloigné de nous, a mis sous vos yeux un modèle de ruche, dont il a habilement développé les avantages. Notre Collègue se propose de vous offrir par la suite, sur cet objet, un rapport propre à satisfaire les personnes qui s'occupent essentiellement de l'éducation des abeilles.

*Mademoiselle Charlotte Girard*, dont la correspondance pleine d'intérêt a enrichi, MESSIEURS, vos archives littéraires, vous a fait hommage d'une romance fort agréable dont elle a composé les paroles et la musique; elle est intitulée *Le prix de vaillance et d'amour*. Déjà vous avez applaudi à ses premiers essais dans un genre bien plus difficile : celui de l'ode, où elle a obtenu les suffrages unanimes de la Société. Vous remettre en mémoire ses deux poèmes, l'un *sur la mort du Duc de Montébello*, l'autre *sur le dévouement du brave Goffin*, et surtout son *Ode à la Paix*, c'est vous rappeler ses titres de gloire et vos jouissances littéraires. Parmi ses divers opuscules, que vous avez accueillis avec tout l'intérêt que méritent le talent et le sexe de l'auteur, je vous rappellerai sa jolie fable, intitulée *la Rose et l'Epine*, qui, en même-temps qu'elle justifiera les éloges que vous vous êtes plu à accorder à mademoiselle Girard, donnera au public qui nous écoute, une idée de son talent poétique.

## LA ROSE ET L'ÉPINE.

## FABLE.

Dans un bosquet délicieux,  
 Brillait une Rose naissante ;  
 Bonheur des sens, plaisir des yeux,  
 Qu'elle était fraîche et ravissante !  
 Fièrè de ses attraits nombreux,  
 Comme le sont toutes les Belles,  
 Et surtout légères comme elles,  
 Elle prit la parole, et d'un ton dédaigneux :  
 « Moi, dit-elle, qui suis la Reine de ces lieux,  
 « La première des fleurs, comme la plus jolie,  
 « Par quel affreux destin faut-il que l'on m'allie  
 « L'Épine, objet fatal de crainte et de douleur ?  
 « Quand je voudrais de la douceur,  
 « Comme de la beauté, représenter l'image,  
 « Cette cruelle, dans sa rage,  
 « Sourde à mes vœux, insensible à mes pleurs,  
 « Verse le sang de mes admirateurs ! »  
 « De quoi vous plaignez-vous, trop aimable imprudente,  
 « Reprit l'Épine avec bonté ?  
 « Rendez grâce à mes soins ; si vous êtes charmante,  
 « C'est que veillant sans cesse à votre sûreté,  
 « Par fois, d'une main insolente  
 « J'ai puni la témérité :  
 « Hélas ! sans mon secours, peut-être que fanée  
 « Et de zéphir abandonnée,  
 « Vous offririez dans vos appas détruits,  
 « Du tems le funeste ravage,  
 « Et les infirmités de l'âge,  
 « N'inspirant plus qu'un dégoût ou mépris. »  
 Ainsi murmure l'innocence,  
 En gémissant d'une juste rigueur ;  
 Elle ignore que la défense  
 Est le fruit de l'expérience  
 Qui doit veiller à son bonheur.  
 Jeunes Beautés, Roses jolies,  
 Vous subissez les mêmes lois ;  
 Les fleurs fanent bientôt, lorsqu'elles sont cueillies ;  
 La beauté disparaît, les grâces sont flétries,  
 Lorsque de la sagesse on méconnaît la voix.

*La Société d'Agriculture du département de la Seine*, avec laquelle vous avez été constamment en rapport, vous a écrit pour vous demander des renseignemens sur les diverses sortes d'utilité qu'on pourrait obtenir de la culture de la pomme de terre, cette plante si précieuse, qui, comme la plupart de celles qui sont cultivées pour nos joissances ou pour nos besoins, a donné naissance à un grand nombre de variétés. Vous vous êtes empressés, MESSIEURS, de répondre aux désirs de la Société d'Agriculture de Paris, en lui procurant les nombreux renseignemens qui pouvaient lui être utiles ; vous avez fait plus encore : vous lui avez adressé les différentes espèces de pommes de terre cultivées dans le département du Nord, avec des indications précieuses qui pourront trouver place dans la monographie de cette plante, à laquelle travaille la Société d'Agriculture de Paris.

*M. Boinvilliers* vous a lu une dissertation où, fidèle aux lois de la logique et de la grammaire, il a démontré le vice ou le ridicule de certaines expressions qui, tous les jours, sont employées par les personnes même qui paraissent avoir l'habitude de parler et d'écrire. A la suite de ces REMARQUES, dont vous avez paru désirer la suite, il vous a donné communication de l'Eloge de Dusaulx, qu'il a considéré comme écrivain, comme moraliste, et comme législateur. Comme écrivain, sa traduction des œuvres de Juvénal, lui assure un rang distingué parmi les vrais traducteurs dont la France se glorifie. Comme moraliste, il a écrit sur la passion du jeu, un ouvrage qui est plein de vérités affreuses ; on y trouve une peinture effrayante des funestes emportemens de cette passion, et des cruels désordres dont elle est la suite. Modèle des époux, Dusaulx vécut près d'un demi-siècle, dans l'union la plus parfaite, avec celle qu'il avait associée à son sort, et l'on ne peut lire sans un vif intérêt, les mémoires que sa veuve

respectable a publiés sur sa vie, et dans lesquels on aime à voir la vertu qui rend hommage à la vertu. Comme législateur, il prononça un discours contre le rétablissement des loteries nationales, qui lui paraissaient une institution profondément immorale ; ses réflexions sur les malheurs qu'elle entraîne à sa suite, sont pleines de courage et de raison ; il avait fait lui-même la triste expérience de l'instabilité de la Fortune. La Fortune, dit le panégyriste de Dusaulx, trouva en lui un terrible adversaire ; car, à sa voix, les loteries furent supprimées, et les maisons de jeu fermées. On a quelquefois cherché, ajoute son panégyriste, à répandre d'injurieux soupçons sur la pureté de ses intentions et de son zèle patriotiques ; tant il vrai que rien n'est sacré pour ceux qu'irrite l'apparence même de la vertu ! Mais, nous osons le dire, Dusaulx ne montra dans les assemblées nationales où il fut appelé, que l'exaltation de la vertu et l'amour du bien public. Il succomba à l'âge de 71 ans ; la France entière pleura en lui un citoyen estimable, chez qui la probité et le désintéressement égalaient les lumières et les connaissances réelles.

*M Guilmot* vous a lu, Messieurs, la traduction qu'il a faite en français, d'une dissertation écrite en espagnol, sur l'ancien théâtre de Sagonte, ville de l'Espagne Tarragonaise (\*). Ce morceau contient des notions précieuses sur les théâtres de l'antiquité, et, en particulier, sur le théâtre de la ville de Sagonte. L'auteur original (don Henrique Palos y Navarro, un de nos correspondans) y expose de la manière la plus lumineuse, la construction de ce théâtre, chef-d'œuvre d'architecture, qu'il préfère à tous les édifices de ce genre, et dont il fait remonter l'origine à une époque bien ancienne,

---

(\*) Aujourd'hui MURVIEDRO, petite ville du royaume de Valence.

puisqu'il suppose que ce monument fut construit bien avant l'arrivée des Romains en Espagne. Il distingue les places destinées, aux différentes espèces d'acteurs, et celles qui étaient réservées aux diverses classes de spectateurs ; il traite des moyens employés par les Anciens, pour augmenter l'intensité des sons, et en étendre la propagation. L'auteur espagnol rend compte du résultat des fouilles qu'il a entreprises à ses frais, pour découvrir les parties de ce théâtre, cachées sous les décombres. Ce qu'il ne peut voir, il le devine, et ses conjectures sont si justes, qu'elles paraissent fondées sur la vérité même. A la suite de cette dissertation sur le théâtre de Sagonte, notre estimable Collègue vous a lu une notice non moins intéressante sur le cirque de cette ville fameuse. Après avoir décrit avec beaucoup de clarté la position et la construction de ce cirque, l'auteur espagnol entre dans des détails précieux par la vaste érudition qu'ils offrent à l'esprit, et agréables par la variété des tableaux singuliers qu'ils mettent sous les yeux. Il croit avec assez de vraisemblance, que les jeux, qui se célébraient dans ce cirque, avaient été institués sur le modèle de ceux qui attiraient à Olympie un si grand concours de peuple, dans les beaux jours de la Grèce. En effet, on remarque, en Espagne, comme en Grèce, la course des chars, la course à pied et à cheval, la lutte et le pugilat. Mais on voit avec peine que les habitans de Sagonte ne s'étaient pas contentés de la simplicité de ces exercices innocens, qui excitaient un si vif enthousiasme chez les Grecs, entretenaient parmi eux l'esprit d'égalité si nécessaire aux républiques. cimentaient l'union sans laquelle n'auraient pu long-tems subsister tant de petits états différens, et mettaient en honneur la force du corps dont dépendait alors presque entièrement le gain des batailles. Les Sagontins, au contraire, plaçaient au premier rang des jeux de leur cirque, de véritables combats, soit contre des bêtes féroces, soit même contre

des hommes. Hélas ! ces mêmes hommes n'étaient pas tous jours des esclaves destinés, sous le nom de gladiateur, à divertir, au prix de leur sang, des maîtres durs et impitoyables. Des citoyens s'entr'égorgeaient dans l'arène, pour amuser leurs concitoyens. Des femmes même, des femmes allaient y faire preuve, comme à Rome, d'une bravoure qui semblait ne devoir appartenir qu'à des hordes sauvages. Les jeux de la Grèce formaient du moins des héros, d'intrépides guerriers ; mais ceux de Sagonte ne pouvaient former que des bourreaux. Ces exercices cruels étaient cependant consacrés aux Dieux ; il fallait des jeux barbares pour des Dieux barbares. La férocité n'était pas le seul privilège de ces jeux abominables ; ils engendraient des risques sanglantes parmi les citoyens qui plongeaient, en se jouant, le fer dans le sein de leurs concitoyens, et contractaient ainsi l'habitude de se déchirer avec fureur dans les guerres civiles : d'ailleurs il arrivait souvent que les spectateurs se passionnaient pour tel ou tel acteur ; des paris considérables étaient faits, et de cruelles disputes en étaient le résultat. L'auteur rapporte à ce sujet, que l'Empire Romain fut long-tems en proie à deux factions que les jeux publics avaient fait éclore.

Parmi les descriptions que contient cet opuscule, celle de la course des chars, mérite surtout d'être distinguée. L'auteur rapporte que les chars, après être partis à un signal donné de la barrière appelée *Carcer*, devaient faire sept fois le tour du cirque, et qu'à chaque tour, on enlevait un des sept dauphins placés sur autant de piles, qui souvent étaient l'écueil de la mal-adresse ou de la témérité. La raison de cet usage, est que les dauphins étoient consacrés au Dieu dont le trident avait fait sortir le premier coursier du sein de la terre. L'auteur termine cette description par quelques mots sur les cochers fameux et les chevaux célèbres. A la tête des premiers, il place l'empereur Néron, qui excellait

à conduire un char attelé de dix chevaux ; au nombre des seconds, il met ce cheval, digne convive de l'empereur Caligula qui le faisait manger près de lui, lui offrait de sa main de l'orge doré, lui choisissait des officiers pour composer sa cour, et voulait même le faire consul. Heureux l'Empire Romain, si cet indigne monarque n'eût jamais eu d'autres fantaisies ! L'ouvrage de dom Henrique contient des détails très-curieux qui se refusent à l'analyse. Le théâtre de Sagonte n'existe plus ; les habitans de Valence en ont pris toutes les pierres pour mettre la vieille forteresse de Sagonte en état de défense. Les destructeurs de ce chef-d'œuvre auront sans doute ruiné d'autres monumens précieux, et cette circonstance déterminera dom Henrique à nous donner l'histoire complète des ruines de sa ville natale, dont il a réuni déjà tous les élémens.

*M. le Préfet du Nord* vous avait demandé, *Messieurs*, des renseignemens sur la manière dont on élève les chevaux dans les environs de Douai, et sur les moyens à employer pour la conservation et l'amélioration de l'espèce qui se trouve dans cet arrondissement. Un de vos Membres, qui s'est acquis une réputation méritée dans l'art vétérinaire, (*M. Tressigniez*) a parfaitement répondu aux diverses questions présentées par *M. le Préfet*, dans un mémoire qu'il vous a lu, et où il a suivi un plan qui lui est propre. Ce plan consiste, 1.<sup>o</sup> à indiquer les moyens de conserver et d'améliorer l'espèce de chevaux de cet arrondissement ; 2.<sup>o</sup> à désigner les maladies les plus fréquentes dans ces animaux, par suite des mauvais traitemens qu'on leur fait éprouver ; 3.<sup>o</sup> à réunir quelques observations remarquables sur les empiriques qui se mêlent d'exercer l'art vétérinaire. *M. Tressigniez* fait observer que les chevaux de trait sont les plus communs dans cet arrondissement, qu'il ne s'y élève que peu de chevaux de selle, et presque pas de chevaux de carosse. Parmi les abus

qui se sont introduits dans leur éducation, il signale la parcimonie mal-entendue qui porte les cultivateurs à faire le moins de dépenses qu'ils peuvent, pour les chevaux nouveaux-nés, le soin pernicieux qu'ils prennent de les servir dès l'âge le plus tendre, la funeste habitude qu'ils ont contractée, soit de les tenir dans les fermes, où ils demeurent exposés à l'ardeur du soleil, n'ayant qu'une nourriture chétive, soit de les abandonner au milieu des marais communaux, où ils ne trouvent qu'une pâture tour-à-tour trop sèche ou trop humide, et une eau plus ou moins malsaine ; la cruauté qu'ils ont de les soumettre trop tôt à des travaux excessifs, au lieu de leur procurer un exercice modéré et proportionné à leurs forces, seul moyen de développer en eux la vigueur, la souplesse et la beauté ; l'inconvénient de faire saillir des jumens trop jeunes par de trop jeunes étalons, surtout par ces étalons errans que leurs avides conducteurs épuisent, pour mieux remplir leur bourse ; enfin le danger de les confier à des charlatans, qui souvent leur donnent les maladies qu'ils n'ont pas, sans presque jamais guérir celles dont ils sont atteints. L'auteur, en indiquant ces abus, en indique par-là même le remède. Pour moyens d'améliorations, il propose surtout de croiser les races, de faire un bon choix d'étalons, et d'ordonner qu'un examen préalable de ceux que l'on conduit de ferme en ferme, soit fait par un artiste habile et expérimenté.

*M. le chevalier Lanvin*, un de vos Correspondans, vous a communiqué, *Messieurs*, un mémoire composé sur le même sujet, et dans lequel il a suivi l'ordre des questions proposées par *M. le Préfet*. Ses réponses sont tellement courtes, qu'elles échappent à l'analyse ; les notions qu'elles donnent sur les chevaux de cet arrondissement, sont très-précieuses, et annoncent dans *M. Lanvin*, une grande connaissance sur cette importante branche d'économie rurale.

*M. Plouvain*, dont vous avez su apprécier plus d'une fois le zèle et l'activité, vous a fait connaître dans un mémoire dont il vous a donné lecture, que la ville de Douai renfermait dans ses murs, un grand nombre de maisons religieuses ; que ces établissemens, successivement formés depuis le 11.<sup>e</sup> siècle, s'étaient accrus dans le 17.<sup>e</sup>, à la suite de l'érection de l'Université, au point que le Gouvernement dût prendre des mesures pour en arrêter la propagation. Ce mémoire, qui a exigé de longues et pénibles recherches, contient des renseignemens précis sur chacun de ces établissemens ; on y trouve les dates de leurs fondations, les noms des personnages qui les ont fondés, l'énumération des emplacements qui leur ont été attribués, les mutations qu'ils ont éprouvées, et la destination actuelle de ces domaines. Enfin le résultat des recherches auxquelles s'est livré notre laborieux Collègue, fait connaître qu'il existait à Douai trois abbayes, qu'il y en avait deux dont le Roi nommait les abbesses, qu'il se trouvait dans la même ville, seize couvents d'hommes, et quatorze de femmes, dont deux contenaient des hospitalières.

*M. Moreau de Bellaing* vous a adressé l'extrait d'un mémoire dans lequel il démontre les avantages du lin de Sibérie (*linum foliis alternis intergerinis calicibus apice obtusis*), et la grande supériorité que ce lin paraît avoir sur celui que nous cultivons en France. 1.<sup>o</sup> le lin de Sibérie est vivace, c'est-à-dire, qu'il n'a jamais besoin d'être ressemé, et qu'étant fauché, chaque année, sa racine reproduit de nouveaux jets pour l'année suivante ; il devient même plus robuste, les seconde et troisième années, que la première ; 2.<sup>o</sup> il s'élève plus haut qu'aucun de nos lins ordinaires, avantage remarquable par la solidité qu'il donne au fil qu'on en fabrique, et par suite aux toiles tissées de ce fil ; 3.<sup>o</sup> originaire d'un climat très-froid, il ne craint ni les neiges ni les glaces

de l'hiver, tandis que les lins ordinaires de nos contrées périssent très-souvent par les gelées tardives du printemps ; 4.<sup>o</sup> en semant le lin de Sibérie, on emploie un tiers moins de graines, qu'en semant les lins ordinaires, d'où il résulte un bénéfice assez notable ; 5.<sup>o</sup> le lin de Sibérie réussit très-bien dans les terrains sablonneux ; il exige même toujours un terrain mêlé de sable, et il ne demande du fumier, que quand la terre est absolument maigre et sèche ; encore ne faut-il en mettre alors qu'en petite quantité. Le lin de Sibérie, ajoute M. Moreau, n'est pas susceptible, il est vrai, de s'élever au degré de finesse que peuvent acquérir nos lins ordinaires ; mais, en supposant qu'il ne puisse jamais remplacer réellement nos lins à dentelles et à linons, ne pourra-t-il pas fournir, comme nos lins ordinaires, à la fabrication des toiles communes et des grosses toiles, qui sont en effet bien plus précieuses à la majorité de la population ? M. Moreau de Bellaing termine en indiquant la méthode habituelle de cultiver ce lin, afin d'obtenir les avantages incontestables qu'il a présentés de tout temps.

Les belles découvertes de Coulomb, sur l'électricité, jointes à celles du célèbre Volta, sur l'électricité galvanique, enrichies par les travaux de plusieurs physiciens distingués, semblent avoir amené la science à un terme où elle n'a plus de pas importants à faire, et ne laisse à ceux qui la cultiveront dans la suite, que l'espoir de confirmer des vérités démontrées avant eux. Cependant *M. Delezenne*, un de nos Correspondans, pénétré de cette vérité, que les découvertes en physique dépendent souvent de l'invention et de la perfection des instrumens, n'a pas hésité de marcher sur les pas de ces physiciens distingués. L'auteur, après avoir fait connaître la forme que doivent avoir les disques de différens métaux que l'on met en contact, donne une description détaillée de

l'électromètre dont il s'est servi dans les nombreuses expériences qu'il a faites sur l'électricité au contact. Il paraît qu'il s'est attaché à perfectionner l'électromètre à paille de Volta ; les changemens qu'il y a faits, forment une partie très-précieuse de son mémoire. On peut assurer que cet instrument ainsi perfectionné, est à l'électricité ce que le microscope est à l'histoire naturelle. Un tableau de toutes les expériences qu'il a faites, forme la seconde partie de son mémoire. Il fait voir d'abord que les substances conductrices homogènes ou hétérogènes, ne donnent aucun signe d'électricité par leur frottement mutuel, et il en donne la raison. Il combine ensuite les substances qu'il met en expériences deux à deux, et il fait connaître l'électricité qu'on en obtient : tantôt elle est vitrée, tantôt elle est résineuse ; enfin, de ces expériences variées de toutes les manières possibles, il en déduit cette remarque importante : que tous les corps de la nature, homogènes ou hétérogènes, s'électrisent en les séparant du contact, et non en l'effectuant ; vérité qui ne change rien à la théorie de Volta, mais qui doit nécessairement apporter des modifications dans l'explication qu'il en a donnée.

*S. Ex. le Ministre de l'intérieur* vous a fait passer, MESSIEURS, une notice intéressante et très-détaillée, concernant l'épizootie qui a régné en 1812, sur des troupeaux des départemens méridionaux de la France. Cette maladie est la *cachexie aqueuse* (1), qui, ayant dégénéré en épizootie, fit sur les animaux les plus rapides progrès, et leur donna la mort, après avoir acquis le plus haut degré de malignité. Pour prévenir ces progrès, ou pour les guérir, il faut prodiguer les soins, et faire souvent des dépenses considérables. Les propriétaires de troupeaux devraient bien se convaincre que la

---

(1) Ce mot vient du grec *cacos*, mauvais, et *exis*, habitude.

médecine vétérinaire est plutôt préservative que curative, parce que les animaux ne donnant que tardivement des signes d'altération, souffrent longtems avant que l'on s'en aperçoive, et que, quand les symptômes sont développés, la maladie est souvent incurable. Des bergeries bien aérées et nettoyées souvent, un sage emploi de la nourriture sèche, sont des moyens assurés pour maintenir les troupeaux en bonne santé ; mais les cultivateurs ne veulent faire aucune dépense pour leurs bêtes à laines. Un troupeau est-il menacé de la cachexie, il faut sur-le-champ éloigner de lui les causes qui peuvent engendrer la maladie, lui donner une nourriture sèche, succulente, salubre et tonique, le conduire, s'il est possible, sur des pâturages, où les plantes aromatiques dominent, et lui distribuer abondamment le sel marin ; mais, en général, il est plus certain et beaucoup moins dispendieux de prévenir la cachexie, que de la guérir.

*M. Delegorgue* vous a communiqué, *Messieurs*, une notice intéressante sur feu le général de brigade Delegorgue, commandant de la légion d'honneur, et son cousin-germain. Il résulte de cet éloge historique, que *M. Delegorgue* parvint successivement, de l'état de simple soldat, à l'un des premiers grades de l'armée, qu'il fit les campagnes d'Allemagne et celles d'Egypte, qu'il entra le premier dans Alexandrie, et qu'il en sortit le dernier, après en avoir signé la capitulation. Il signala sa valeur dans beaucoup de combats, et surtout en Dalmatie, siège de la guerre contre les Monténégrins et les Russes. Des troupes supérieures en nombre ne lui ayant pas permis de tenir le fort dit la *Chapelle des Montagnes*, il ordonna la retraite sur Bersanko, et l'ayant assurée lui-même, accompagné de quelques grenadiers du 5.<sup>e</sup> régiment de ligne, il fut percé d'une balle, envoyée à vingt pas, par un Monténégrin caché dans les broussailles. Telle fut la fin malheu-

reuse de ce brave, qui ne craignit rien tant que de mourir sur un lit de douleur. Il a emporté dans la tombe les regrets de tous ceux qui l'ont connu. M. le général Vignolet, chef de l'état-major, a élevé un monument à sa mémoire, en décidant, par un ordre du jour du 8 novembre 1806, que la ci-devant Chapelle des Montagnes porterait désormais la dénomination de *Fort-Delegorgue*.

*M. Bouvilliers* vous a lu l'éloge historique du poète Gilbert, enlevé à la république des lettres, à la suite de plusieurs accès de délire, qui résultèrent des nombreux tourmens auxquels il fut en proie pendant le cours d'une vie pénible et orageuse. L'auteur de cet éloge ne se dissimule pas les torts réels dont Gilbert se rendit volontairement coupable ; la fameuse satire qu'il adressa à Fréron, son protecteur, lui suscita une foule d'ennemis ; il y peint à grands traits la décadence des mœurs et du goût ; il y attaque les grands, qui lui avaient refusé une avare pitié ; les riches, qui ne sont parvenus qu'à force d'usures et de bassesses ; les athées, qui ne prêchent que le vice, et outragent la religion de leurs pères ; les poètes, ses contemporains, dont les uns, selon lui, ont outré les fureurs de Melpomène, et les autres ont prêté à la Muse de la comédie, un air bouffon ou un ton larmoyant. Ces vérités étaient dures ; on les lui reprocha amèrement ; les secours dont il avait besoin lui furent impitoyablement refusés ; il n'eut pas la force de résister aux chagrins dont il était abreuvé, et il mourut à l'âge de 29 ans, victime d'un zèle atrabilaire qui lui faisait envisager de mauvais œil tout ce qui l'environnait dans ce monde. Gilbert eut bien des torts sans doute ; mais ils furent amplement expiés par les dégoûts qui remplirent le cours de sa vie, et par les angoisses qui précédèrent sa mort.

*M. le comte François de Neuf-Château*, Membre honoraire,

raire, avait le projet, **Messieurs**, de se rendre au milieu de vous, pour vous entretenir et pour vous consulter particulièrement sur la reconnaissance qu'il venait de faire de l'état des bruyères de la Campine, et des moyens d'en faciliter la conquête à l'agriculture ; mais des circonstances imprévues ne lui ayant pas permis de réaliser son projet, **M. François de Neuf-Château** vous a adressé l'arrêté concernant les grands marais de Péel et les terres incultes qui l'environnent, lequel a été pris, sur sa demande formelle, par **M. le Préfet** du ci-devant département des Bouches du Rhin. L'exécution de ce vaste et utile projet, médité par **M. le comte François de Neuf-Château**, doit transformer 1.<sup>o</sup> des flaques d'eaux stagnantes en bonnes prairies, dont manque cette partie considérable des Bouches-du-Rhin ; 2.<sup>o</sup> des terres actuellement trop humides et trop froides pour être labourées, en champs fertiles ; 3.<sup>o</sup> enfin, en tourbières de première qualité, les profondeurs de ces marais, qu'on ne peut exploiter dans l'état présent des choses. Une idée aussi grande, aussi libérale, semblait ne pouvoir appartenir qu'à un homme qui, depuis plusieurs années, s'occupe exclusivement et avec succès de grandes vues d'utilité publique : aussi **M. le Préfet** s'est-il empressé de seconder les mesures prises par **M. le comte François de Neuf-Château**, pour préparer le succès de ses grandes entreprises.

*Feu M. de Grave*, ancien Conseiller du conseil en Flandre, a publié un ouvrage fort singulier, ayant pour titre : *République des Champs-Élysées*. Le but de l'auteur était de prouver sérieusement, ou non, que les Champs-Élysées et l'Euser des Anciens ont pris naissance dans la Belgique. *M. Guilmot*, dans un mémoire très-intéressant, dont il vous a donné l'extrait, s'est attaché à prouver à son tour, que *M. de Grave*, s'égayant sur les pas de la plupart des éty-

mologistes, dans des routes obscures et tortueuses, n'a fait qu'un beau rêve, à la réalité duquel sans doute il ne croyait pas lui-même. Notre Collègue a combattu la doctrine séduisante de M. de Grave, et a renversé sans peine l'édifice posé par cet écrivain, dont les recherches étymologiques ne sont appuyées sur aucun fondement solide ; quelques-unes néanmoins réveillent l'attention du lecteur, toujours en garde contre les pièges de l'auteur. Il est bon de remarquer que M. de Grave se contredit sans cesse, pour appuyer ses conjectures paradoxales ; la recherche de la vérité lui importe peu, pourvu qu'il entraîne son lecteur dans les fausses routes qu'il parcourt.

« A la page 71, *Atlant*, nom de pays, est une contraction d'*atta-lant*. *Atta* est le même que *vader*, par conséquent synonyme de tous les mots qui, dans chaque langue, signifient *père*. Plus bas, *atta* est une contraction d'*ate*, qui signifie *nouriture*. A la page 73, *atlas* n'est plus une contraction d'*atta-lant*, mais d'*atel-as*, qui signifie *chef de noblesse*. A la page 96, cet *atel* change en *adel*, et le chef de la noblesse prend la forme d'un aigle, et le nom d'*adclar*. A la page 98, *adclar* est un législateur qui parcourt la terre pour la civiliser. Enfin, à la page 193, *at-lant* veut dire *père nourricier* par excellence. Nous ne nous arrêterons qu'à ce dernier, c'est le seul, dit M. Guilmot, qui mérite notre attention ; il est même possible qu'il jete quelque lumière sur l'antiquité. *Ate*, en effet, signifie *nouriture*, *lant*, terre ou pays, et *ate-lant*, pays nourricier. Platon, qui le premier a parlé de l'Atlantide, c'est-à-dire, d'un pays dont le nom était pays nourricier, en fait une île. Homère place la patrie de Junon dans une terre nourricière du domaine de l'Océan et de Thétys, domaine qui ne pouvait renfermer que des îles. Le même poète fait des Champs-Élysées, une terre nourricière, qu'il dit située dans un endroit que l'Océan rafraîchit par de doux zéphirs, ce qui ne peut encore convenir qu'à une île. De-là il résulte qu'*atlant*, ou

terre nouricière, a été le nom générique de toutes les îles. Quelles terres, en effet, mieux qu'elles, pouvaient offrir à l'homme, avant l'invention de l'agriculture, la nourriture qu'Homère appelle la plus facile, c'est-à-dire, les coquillages et les poissons ? Cette interprétation du mot *atlant*, rend raison de la diversité des opinions des auteurs sur la situation de l'Atlantide, et explique la raison pour laquelle tout ce qu'il y a eu d'intéressant dans l'antiquité, s'est passé dans des îles. Parmi ces îles, il n'y a pas de doute qu'il n'y en ait eu de plus favorisées les unes que les autres, telles que les îles situées dans des pays plus chauds que tempérés : ce sont celles-là qu'Homère a indiquées pour la patrie des Dieux, et comme renfermant l'Elysée. Toutes étendaient au loin leur horizon, et semblaient soutenir le ciel ; c'est pourquoi on les personnifia sous le nom d'Atlas, placé dans l'attitude que nous lui connaissons. Les moyens que les hommes employaient pour vivre, au temps de Platon, n'étaient plus les mêmes qu'autrefois. Les îles n'avaient rien que le continent ne fournît ; le nom *Atlantide*, dont on ne connaissait plus la valeur, fut regardé comme celui d'une île particulière où les hommes vivaient heureux ; on la chercha en vain, et l'on crut qu'elle avait été submergée. Quelqu'un à qui ces idées paraîtront saines, pourra leur donner plus de développement : pour nous, dit M. Guilmot, il nous suffit de les avoir exposées, et d'en rendre hommage à M. de Grave, qui les a fait naître. » C'est ainsi que notre laborieux Collègue discute de point en point, et d'une manière très-raisonnable, les étymologies plus ou moins bizarres, que M. de Grave présente à ses lecteurs.

*M. Delegorgue* vous a offert, MESSIEURS, l'analyse d'un Rapport fait à la séance publique de la Société d'Agriculture du département de la Seine, par M. le comte François de Neuf-Château, sur le concours pour des mémoires histori-

ques concernant les progrès de l'agriculture depuis 50 ans, et pour des renseignemens détaillés sur la tenue des fermes. Ce qui semble avoir particulièrement mérité l'attention de notre Collègue, dans le rapport qu'il a été chargé d'examiner, c'est le compte rendu par M. Mondez, propriétaire-cultivateur dans le département de Jemmapes, des difficultés qu'il éprouva pour introduire la culture flamande. Il fallait des engrais et des bras ; ce fut à grands frais qu'il s'en procura. Il fallait substituer aux jachères, la culture du lin et du colzat ; il le fit, quoique l'opinion générale, dans le canton, fût que le sol ne convenait nullement aux plantes oléagineuses. Il réussit au-delà même de ses espérances, et son exemple servit de règle au plus grand nombre. Notre Collègue paraît adopter avec chaleur l'opinion de M. Mondez, lorsqu'il attribue l'état florissant de l'agriculture en Flandre, à un article de la coutume de Lille, qui assure au fermier, à la fin de son bail, la restitution des avances qu'il a faites pour engraisser le sol et l'améliorer, ce que l'on appelle l'*arrière-graisse*. L'expérience nous apprend en effet que le fermier, lorsque, trois ans avant l'expiration de son bail, il n'est pas sûr d'en obtenir un nouveau, se hâte d'épuiser les graisses qu'il a données à la terre, par une culture extraordinaire, et par des récoltes forcées, en sorte qu'il ne laisse à son successeur que des terres appauvries. Ces considérations très-importantes ont engagé notre estimable Collègue à écrire à M. François de Neuf-Château, pour lui exprimer le vœu sincère que forment tous les cultivateurs-propriétaires, afin que la sage disposition de la coutume de Lille, soit rendue commune à toutes les parties du sol français destinées à l'agriculture.

*M. Roard*, directeur des teintures à la manufacture royale des Gobelins, et votre Correspondant, vous a offert, par mon organe, un échantillon de l'indigo-pastel sorti de sa fabrique.

Ce nouveau produit, d'une très-grande ressource dans le commerce, a été soumis à l'examen de vos commissaires (1); leur rapport est extrêmement favorable aux résultats obtenus par M. Roard, à qui ses connaissances chimiques ont mérité une réputation qui ne peut que s'accroître. « L'échantillon présenté étant d'un petit volume, ont-ils dit, on n'a pu l'employer à un essai de teinture; il a donc fallu se borner à l'examen de ses caractères extérieurs, et à l'épreuve de l'alcide sulfurique. L'indigo de l'échantillon avait un aspect très-approchant de celui du meilleur indigo des îles; il en avait la légèreté et la friabilité; il cuivrait très-bien par le frottement d'un corps dur. Soumis à l'action des acides, même de l'acide sulfurique, sa couleur n'en a pas été altérée; il en est seulement résulté, avec ce dernier, une dissolution d'une belle teinte bleue. D'où l'on peut conclure que l'indigo de l'échantillon était très-propre à la teinture, sans que toutefois l'on puisse préjuger de la richesse de la matière colorante qu'il contenait. Il faudrait, pour la connaître, faire un essai comparatif de teinture entre parties égales de cet indigo-pastel, et d'un indigo des îles, dont la qualité aurait été préalablement éprouvée. »

*M. Reyrier* vous a donné lecture d'un Rapport très-intéressant sur la fabrication du sucre de betterave, sur les divers modes employés, et sur les résultats obtenus dans la fabrique de sucre indigène, établie et dirigée par son père, en la commune d'Auby. Il résulte de ce rapport, que les avantages de cette fabrication ne consistent pas seulement dans l'extraction d'un sucre brut ou en état sirupeux, mais qu'on peut aisément le transformer en cassonade ordinaire, en sucre d'une très-belle blancheur, et en sucre candi; que cette matière

---

(1) MM. Gautier-d'Agoty et Escallier-Delagrangé.

ou ses résidus, fournissent à la distillation, une espèce de rum très-potable ; enfin que les feuilles de la betterave, ainsi que les débris de son parenchyme, offrent une nourriture avantageuse aux bestiaux. Dans une autre partie de son mémoire, M. Reytier a prouvé, par des faits, par des raisonnemens incontestables, l'identité du sucre indigène et du sucre des colonies, et ne voulant pas être en sur parole, il a mis sous vos yeux, un pain de sucre d'une consistance très-dure et d'un grain très-brillant, qui vous a paru soutenir la comparaison avec le sucre de canne. Enfin vous avez reçu, MESSIEURS, d'un négociant de Lille, (*M. Pascal*), par l'entremise de M. Délezenne, Correspondant, un échantillon de sirop de cassonade de pommes de terre..... Mais le moment est enfin arrivé où la paix, que vainement toutes les nations avaient invoquée, va rendre à jamais inutiles toutes ces ressources factices que l'industrie française avait employées jusqu'à ce jour, avec plus ou moins de succès, pour suppléer les richesses et les produits agricoles que nous tirions de l'Etranger.

*M. Boinvilliers* vous a donné communication d'un Mémoire sur les talens et les devoirs de l'Orateur, et de deux ouvrages en vers, savoir, 1.° d'une satire qu'il a traduite librement d'Horace, et qu'il a adaptée aux mœurs et au goût de notre siècle ; 2.° d'une allégorie morale, intitulée *La Rose et le Lys*, ou *Les Fleurs mal assorties*, dont le but est de prouver que le bonheur conjugal a sa source dans la fidélité à remplir les devoirs que la morale et la législation imposent aux personnes unies par les liens du mariage.

*M. Hoverlant*, ex-législateur, et membre correspondant, vous a fait hommage du 59.° volume de son essai chronologique, pour servir à l'histoire de Tournai. L'auteur retrace

dans son livre tout ce que la tradition nous a appris de la bête monstrueuse et d'une espèce très-rare, qui, au commencement du 12.<sup>e</sup> siècle, désolait les environs de la ville de Mons, et qui fut tuée par Gilles de Chin, seigneur de Ramignies ; il y eut une fête instituée en commémoration de cette victoire célèbre. M. Hoverlant entre dans de plus longs détails sur la fête communale de Douai, et sur les mannequins qu'on y promène, à la grande satisfaction du peuple, sur qui l'antique refrain de la chanson de Gayant fait une aussi vive impression que le fameux *Ranz des vaches* sur la nation Suisse. L'auteur rapporte en entier cette chanson, qui a été composée par feu M. Bernard, de Douai, et qui retrace les promesses du célèbre Gayant. Les fêtes qui ont lieu à cette époque, procurent aux habitants de Douai et des environs, un plaisir inexprimable, et tel, qu'aucune pièce de théâtre, aucun autre genre de spectacle ne pourrait leur offrir une jouissance aussi déficiente.

Persuadé de l'intérêt que vous portez aux découvertes chimiques, *M. Roard*, un de vos Correspondans, non-seulement vous a adressé des échantillons de céruse fabriquée dans son établissement de Clichy, mais encore vous a fait hommage d'un tableau encadré, qui offre une différence bien frappante et bien prononcée, entre son blanc de céruse et celui qui, employé dans le commerce, est connu sous le nom de *céruse de Hollande*. Des commissaires nommés par la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, après avoir visité la manufacture de Clichy, après en avoir examiné tous les travaux dans le plus grand détail, ont rapporté ce qui suit : « Ne pouvant réunir dans notre travail toutes les expériences que nous nous sommes proposé d'entreprendre pour faire connaître les avantages offerts à plusieurs de nos arts, par l'emploi d'un *blanc de plomb* d'une pureté

constante, nous nous bornerons à vous dire, que, dans les fabriques de poterie les plus importantes de la France, *la céreuse de Clichy* est déjà préférée à toutes les autres céruses du commerce, et que, dans plusieurs fabriques de cristaux, on en a fait également, et très-en-grand, les essais les plus heureux. On s'en est servi avec beaucoup de succès, aux *Tuileries*, au *Jardin des plantes*, au *Louvre*, à la *Halle aux vins*, aux *Invalides*, à la *Pharmacie centrale*, dans plusieurs *Casernes*, dans les *ports de Rochefort*, etc, etc. Quelques manufactures de papiers peints se sont aussi déterminées à donner la préférence à cette céruse, après en avoir reconnu les bons effets. Nous avons donc la conviction intime que la céruse de Clichy est préférable à la plus belle céruse de Hollande. » D'après le rapport de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, le Gouvernement, convaincu de l'importance de cette précieuse découverte pour les intérêts commerciaux de l'Europe, s'est hâté d'en propager la publicité dans les Départemens.

Quelques historiens avaient avancé que Douai et d'autres villes du département du Nord, jadis si florissantes par leurs fabriques et par leurs manufactures, n'en devaient la chute qu'à l'expulsion des protestans, commandée par l'impolitique révocation de l'édit de Nantes. Dans une notice que vous avez entendue avec beaucoup d'intérêt, *M. Delval-Lagache* s'est attaché à réfuter quelques erreurs de fait, commises par ces mêmes historiens. Ce n'est pas, a prétendu notre Collègue, à la révocation de l'édit de Nantes, qu'on peut attribuer la décadence des manufactures et des fabriques qui sont tombées de temps à autre dans le département du Nord; il faut l'imputer aux causes ordinaires qui empêchent ces établissemens de se soutenir, et qui finissent par les ruiner. Tels sont le défaut de capitaux suffisans dans les premiers entrepreneurs,

la mauvaise direction de ceux qui leur succèdent, des pertes considérables éprouvées dans le débit des produits de leurs ateliers, et surtout le changement d'état, auquel aspiraient trop fréquemment ceux qui, après avoir prospéré dans leurs manufactures ou fabriques, abandonnaient leurs affaires commerciales, pour suivre une autre carrière. L'édit de Nantes, qui date de 1598, ne fut jamais publié ni exécuté dans aucune des villes renfermées dans le département du Nord ; sa révocation, qui eut lieu en 1685, n'a donc pu y produire aucun effet bon ni mauvais. D'ailleurs l'édit qui révoque celui de Nantes, loin de commander l'expulsion des protestans qui avaient des fabriques ou des manufactures, leur fait au contraire très-expresses et très-itératives défenses de sortir du royaume, eux, leurs femmes et leurs enfans, sous peine de galère et de confiscation de leurs biens. Depuis quelques années, l'esprit de commerce, ajoute M. Delval-Lagache, paraît se ranimer dans la ville de Douai ; il semble avoir remplacé cette fureur désordonnée de placer ses fonds à gros intérêts ; or cette cupidité désastreuse avait occasionné dans cette place des mouvemens convulsifs, qui ne pouvaient qu'amener progressivement l'anéantissement des fonds qu'on aurait pu employer à l'utile établissement de manufactures et de fabriques.

Un de nos Collègues dont la perte est encore toute récente, et auquel nous avons consacré un article nécrologique qui sera lu dans cette séance, a publié, au commencement de l'année dernière, un ouvrage important, intitulé *Considérations sur le droit naturel, et particulièrement sur le droit des gens*. M. Lenglet vous a donné de cet ouvrage, une analyse détaillée ; nous nous bornerons à en rappeler ici les grandes divisions et les résultats. « Après avoir rapporté et discuté, dans les deux premiers chapitres de son ouvrage, les opinions des savans français et étrangers, sur l'origine et les

principes du droit, *M. Michel* expose ses propres principes, dont il fait une application plus particulière au droit des gens. Il considère les droits de l'homme isolé, ceux de deux individus ; il examine les modifications que la convention peut apporter, les droits nouveaux qu'elle peut ajouter à ces droits primitifs. Les conventions de deux individus peuvent créer des droits, mais non une garantie. Un tiers survient, chacun des trois devient éventuellement juge des différends qui peuvent naître entre les deux autres ; dès ce moment, dit *M. Michel*, le *contrat social* est formé. Le droit des gens n'est que le droit naturel appliqué aux nations. Entre elles, peu de juges possibles, peu de garantie réelle ; trop souvent le seul arbitre est la force, c'est-à-dire, la guerre. Sur les causes, les moyens et les résultats de ces luttes effrayantes, *M. Michel* discute plusieurs questions d'un grand intérêt ; il établit ses principes avec solidité, et en développe avec énergie les conséquences. Le rapporteur, en terminant son analyse, s'exprime ainsi : « Ceux qui ont lu ou qui liront avec quelque attention cet ouvrage, remarqueront que je suis bien loin d'avoir cité toutes les idées justes et saines, les choses fortement pensées et fortement exprimées qui s'y trouvent ; ils y reconnaîtront des qualités depuis longtemps appréciées dans l'auteur : des vues profondes, une logique tour-à-tour adroite et pressante, un style exact et ferme. »

Vous avez entendu, Messieurs, la lecture que *M. Boivin-villiers* vous a faite de l'éloge du poète Malfilâtre, né à Caën, d'une famille peu fortunée, et auteur de plusieurs ouvrages qui seront toujours recherchés des hommes de goût. Malfilâtre était nourri de la lecture de notre inimitable Lafontaine ; aussi paraît-il avoir emprunté de lui ces idées simples, ces tours naïfs qui le distinguent de la foule des autres poètes. Il avait fait une étude particulière des méta-

morphoses d'Ovide ; il ne se dissimulait pas les défauts de ce poète ingénieux ; il l'imita dans tout ce qui lui parut pouvoir servir de modèle. Comme lui, il sut varier ses récits, embellir ses sujets, les revêtir des couleurs les plus séduisantes. A ces traits on reconnaîtra le charmant poème de *Narcisse dans l'île de Vénus*. Cet ouvrage touchait au moment de sa publication, lorsque l'auteur, qui n'avait encore que 34 ans, fut enlevé à la France littéraire. Malfilâtre était naturellement timide et modeste. Il fut pauvre et malheureux parce qu'il craignait de se rendre importun. De longues douleurs produites par un travail opiniâtre, qui ne fut jamais récompensé, terminèrent sa pénible existence. Il mourut à Paris, regretté de tous les gens de lettres, de tous les hommes de bien qui eurent l'avantage de le connaître. Sa mémoire sera toujours chère à ceux qui honorent la vertu unie au talent, et l'on redira toujours avec l'accent de la douleur la plus vraie, ces vers si connus d'un poète indigné contre les travers de son siècle :

*La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;  
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.*

Dans un mémoire très-bien détaillé, M. le chevalier Lanvin, Correspondant, vous a fait part d'une découverte qui peut être fort utile à un grand nombre de cultivateurs, surtout à ceux de l'arrondissement de Douai, qui ne soupçonnent pas l'existence du procédé dont il va être fait mention. --- Dans le courant de 1813, à une heure de la nuit, M. Lanvin fut appelé par le garçon qui est chargé du service de la basse-cour, pour aider une vache qui avait *mis hors*, après avoir vêlé. Il trouva le jeune veau debout, et paraissant sorti depuis quelque temps du sein de sa mère. Celle-ci était couchée, ayant hors du ventre l'*utérus* renversé, auquel restait attaché le placenta. Ces parties, qui étaient déjà refroidies et rumé-

fiées, furent soigneusement humectées et lavées avec de la chaux, puis replacées dans le ventre. Cette réduction, qui ne put se faire qu'à l'aide de deux domestiques qui employèrent toutes leurs forces, tant était grande la résistance opposée par l'animal, n'était pas la seule cause de l'embarras dans lequel se trouvait M. Lanvin ; il craignait surtout de ne pouvoir contenir les parties réduites ; son expérience lui ayant démontré plusieurs fois l'inutilité, et même le danger des différens moyens mis en usage dans pareil cas. En conséquence, s'étant rappelé qu'il avait fait, pour des femmes sujettes aux descentes de l'utérus, des pessaires en bois, il pensa qu'un moyen analogue serait convenable dans la circonstance présente, et tandis qu'un domestique contenait avec la main les parties réduites, ce qu'il fit avec succès pendant une heure et demie, M. Lanvin alla de suite faire un pessaire semblable au modèle qu'il vous a adressé. Aussitôt qu'il l'eut introduit et fixé à la queue de l'animal, il s'aperçut du succès de son opération. Rien ne reparait au-dehors, la vache est tranquille, et prend les boisons qu'on lui présente ; enfin, après huit jours d'un traitement convenable, l'animal est rétabli, et le pessaire ôté. M. Lanvin a remarqué que le renversement et la sortie de l'utérus, lors du vélage, est fréquent dans le canton qu'il habite ; que beaucoup de cultivateurs prennent le parti de faire assommer la bête, parce qu'il est rare qu'elle survive à cet accident. C'est pourquoi M. Lanvin croit devoir proposer le moyen qui vient de lui réussir, et le recommander aux cultivateurs. Le pessaire qu'il vous a adressé, vous a paru néanmoins susceptible de quelques améliorations que l'usage seul pourra indiquer ; c'est un véritable objet d'utilité publique, que sans doute, MESSIEURS, vous ne perdrez pas de vue.

La double perte que nous avons faite, cette année, de M. Michel et de M. le baron Duplantier, préfet du Nord, n'est

pas la seule qui ait contristé nos cœurs ; nous avons encore eu des larmes à donner au trépas du célèbre *Parmentier*, un de nos Correspondans, et Membre de l'Institut de France. Vous savez, MESSIEURS, combien l'économie rurale et l'économie domestique doivent aux recherches de ce savant infatigable. Ses utiles travaux sur l'agriculture sont répandus dans les immenses collections qui traitent de cet art, tels que le Dictionnaire d'Agriculture de Rozier et le *Traité d'Agriculture* d'Olivier de Serres. Son nom est honorablement associé à celui des hommes respectables qui ont rendu les plus grands services à la patrie. Ses nombreux écrits sont relatifs à la culture améliorée du maïs, du topinambour, de la patate, et surtout de la pomme de terre à laquelle il a donné son nom, et qui a préservé de la famine une très-grande partie de nos concitoyens. Il s'est occupé aussi avec beaucoup de succès, de la méténrie, de la boulangerie, de la confection du pain de munition, et de la fabrication du biscuit de mer. A tant de titres qui suffiraient pour immortaliser un savant, il faut ajouter les services importans et désintéressés que notre illustre Confrère a rendus, toute sa vie, à l'humanité souffrante, soit au milieu des camps, soit dans nos hospices civils et militaires. Il est mort dans sa soixante-seizième année, emportant dans la tombe l'estime, la reconnaissance et la vénération de tous ceux qui l'ont connu.

Un de ses Confrères, *M. le baron de Percy*, Membre de l'Institut de France, et l'un de nos plus zélés Correspondans, vous a adressé un Mémoire imprimé sur cette question : « Les Anciens avaient-ils des établissemens publics en faveur » des indigens, des enfans orphelins ou abandonnés, des malades et des militaires blessés, et, s'ils n'en avaient point, « qu'est-ce qui en tenait lieu ? » *M. le baron de Percy* a traité cette question intéressante avec tout le talent qu'on

lui connaît , et, pour donner à son ouvrage le degré de perfection convenable, il s'est aidé, dans ce travail, des lumières de M. Willaume, membre de la légion d'honneur, chirurgien en chef de l'hôtel des militaires invalides à Louvain. Voici de de quelle manière, ces deux habiles praticiens ont envisagé leur sujet. Après être remontés jusqu'au peuple Hébreu, le plus ancien peuple dont l'histoire authentique nous ait été transmise, il sont descendus d'abord chez les Grecs, depuis les temps héroïques de cette nation jusqu'à l'asservissement de cette terre des arts et de la liberté ; ensuite, chez les Romains, depuis la fondation de la république jusqu'à la translation du siège de l'Empire à Bysance, et la conversion de Constantin à la foi catholique ; enfin depuis le règne de ce prince jusqu'aux temps modernes. Le mémoire de MM. Percy et Willaume se trouve ainsi divisé en 4 parties, que l'ordre même de la question partage naturellement en 4 sections : les pauvres, les orphelins, les malades et les militaires blessés. A ce mémoire, qui est plein de recherches très-précieuses, est jointe une excellente dissertation sur l'antiquité des hôpitaux, par M. Mongez, Membre de l'Institut de France. Le mémoire que vous avez reçu, MESSIEURS, a remporté le prix au jugement de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Macon ; vous l'auriez sans doute également couronné ; il fait beaucoup d'honneur aux lumières et au talent de M. le baron de Percy, un des hommes de notre siècle, qui honorent le plus la science chirurgicale, et dont les services viennent d'être magnifiquement récompensés par Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, qui, avant de quitter la capitale, a décoré notre honorable Collègue, de la grande croix en diamans de l'ordre de Ste-Anne, de seconde classe.

La Société d'Agriculture de Boulogne-sur-mer vous a adressé, MESSIEURS, une série de questions sur la cécité des

chevaux, lesquelles ont été rédigées et présentées par *M. Hurstel-d'Arboval*, demeurant à Montreuil-sur-mer, et Correspondant de la même Société. Vous avez jugé convenable de charger de ce travail *M. Tressigniez*, un de vos Membres. Quoique la Société de Boulogne ait pensé que la même personne ne pouvait pas répondre à toutes les questions qu'elle soumet aux Sociétés savantes, cependant notre Collègue aurait pris à tâche de répondre à toutes, si ses occupations, qui sont multipliées, lui eussent permis de le faire. Je vais vous mettre sous les yeux les réponses qu'il vous a communiquées, et qui peuvent trouver place dans le travail général que la Société de Boulogne se propose de faire.

1.° La cécité est très-commune dans les chevaux de l'arrondissement de Douai. 2.° Il est impossible de déterminer au juste le nombre de chevaux qui sont affectés de cécité ; on peut cependant l'évaluer à un 10.° 3.° J'ai remarqué que les différentes races qui existent dans cet arrondissement, sont sujettes indistinctement à la cécité, et que la nuance des poils n'influe aucunement sur cette affection. 4.° En général les chevaux qui ont la tête chargée, les yeux petits et enfoncés, sont plus exposés que d'autres à perdre la vue. 5.° Il est reconnu que les chevaux de trait deviennent plutôt aveugles que les chevaux de selle, parce qu'ils travaillent davantage. 6.° La cécité se déclare à tout âge, mais plus particulièrement depuis trois jusqu'à sept ans ; elle arrive surtout à l'époque de la sortie des dernières dents molaires et des crochets. 7.° On ne voit pas qu'elle attaque de préférence les chevaux les plus jeunes ou les plus âgés, ceux qui ont ou n'ont point eu la gourme. 8.° Les causes prédisposantes sont l'hérédité, l'influence des climats, le sevrage brusque et sans précaution, les pâturages bas, humides et marécageux, le travail forcé avant l'âge de développement complet, l'air chaud et vicié qui résulte toujours du peu d'élévation du

plancher des écuries, le travail forcé auquel on soumet certains chevaux, la mauvaise qualité des fourrages qu'on leur donne quelquefois, la mauvaise odeur du fumier qu'on laisse trop longtemps sous leurs piés, celle des urines qui produisent toujours des vapeurs propres à irriter la vue, enfin le défaut d'ouvertures qui permettent à l'air de circuler et de se renouveler. --Au mois de juillet dernier, étant allé visiter des chevaux dans une commune voisine, j'ai reconnu, dit M. Tressigniez, que, sur vingt chevaux qui étaient dans la même écurie, tous atteints de la fluxion appelée *périodique* ou *lunatique*, neuf ou dix avaient perdu entièrement la vue. Il m'a été facile de me convaincre que cette maladie provenait de l'état même de l'écurie, où l'on n'avait pas eu soin de pratiquer assez d'ouvertures pour faciliter le renouvellement de l'air ; ajoutez à cela qu'elle était exposée aux rayons du midi, en sorte que l'air qu'on y respirait était mal-sain et corrompu.

Les découvertes des physiciens distingués de nos jours, ont porté la physique à un point, où il n'est plus permis de faire aucune hypothèse sur les phénomènes de la nature, si elle n'est appuyée par de nombreuses expériences et par le calcul. Il y a loin de ces hypothèses dont les causes affranchies de toute loi, ne donnaient qu'une explication vague d'une partie des phénomènes, à ces théories dont les effets sont déterminés par le calcul avec la plus grande précision.

On sait que la pierre appelée *tourmaline* devient électrique, lorsqu'elle est parvenue à une élévation de température qu'on place entre le 30.<sup>e</sup> et 80.<sup>e</sup> degré du thermomètre de Réaumur. Dans cet état, le fluide électrique distribué sur cette pierre, est répandu de la même manière que sur un cylindre, et les densités décroissent rapidement, en partant des extrémités, en sorte qu'elles sont presque nulles dans  
le

le milieu du prisme. Si l'on casse une tourmaline, lorsqu'elle est dans un état électrique, chaque fragment, quelque petit qu'il soit, a ses deux moitiés dans deux états opposés, comme la tourmaline entière : ce qui paraît étonnant, puisque, si le fragment est pris à l'extrémité de la pierre, il n'était alors sollicité que par une espèce d'électricité. Le célèbre Coulomb, pour résoudre cette difficulté, a supposé qu'on peut considérer chaque molécule intégrante d'une tourmaline, comme étant elle-même une tourmaline pourvue de ses deux pôles. Cette hypothèse ingénieuse avait besoin d'un plus grand degré d'évidence : c'est ce qui fait l'objet d'un second mémoire que vous a présenté M. Délezenne, et sur lequel M. Raux, notre Collègue, vous a fait un rapport analytique très-détaillé, qui prouve que ses connaissances en physique ne le cèdent point à celles dont il fait preuve tous les jours dans les sciences mathématiques. Il termine son rapport en énonçant que les recherches de l'auteur, jointes à un calcul élégant, sont infiniment précieuses, et justifient complètement l'hypothèse de Coulomb, sur la tourmaline à l'état électrique.

*M. Delegorgue* vous a lu des réflexions sur l'art d'ensemencer les terres labourables. Il s'en faut beaucoup, vous a-t-il dit, que l'agriculture soit parvenue, dans ce pays, à sa perfection. D'abord nous n'avons pas (ce qui serait d'une très-grande ressource) une série d'observations météorologiques, qui puisse fournir à la science des comparaisons et des rapprochemens très-précieux — L'art de semer les grains paraît à notre estimable Collègue, la partie la plus essentielle de l'agriculture. « Nous avons appris, dit-il, à choisir la semence ; après mainte expérience sur la manière de préparer le blé, pour le préserver de la carie, nous nous sommes convaincus qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'y parvenir : c'est le changement de semence chaque année, ou tous les deux ans. Mais

avons-nous appris *quand il faut semer* ? C'est ici que la météorologie nous serait d'un bien grand secours ; malheureusement elle se borne pour nous à un seul précepte : semer, quand les feuilles du chêne commencent à tomber ; cesser de semer, quand la chute est effectuée ; encore ce précepte n'est-il pas tellement rigoureux, qu'on ne puisse espérer de récolte en le négligeant. Enfin *savons-nous semer* ? Voilà la question qu'il faut aborder franchement. Un champ semé également, donne au moment de la levée, à l'œil observateur, l'espérance la plus sûre d'une bonne récolte, tandis que celui qui est semé inégalement, offre la presque certitude d'une mauvaise récolte. » Après avoir cité Olivier de Serres, relativement à la manière d'ensemencer, M. Delegorgue ajoute : Est-ce à l'impéritie du semeur, est-ce à sa précipitation, produite par l'avidité du gain, qu'il faut attribuer la manière défectueuse d'ensemencer ? Si c'est à l'impéritie, il faut engager les agriculteurs à n'employer que des semeurs experts. Si c'est à la précipitation, il faut leur conseiller de ne payer les semeurs qu'à la journée, et de le faire largement, en fixant le salaire à un taux plus élevé que celui qu'il recevrait chaque jour en semant à tant par mesure de terre. M. Delegorgue insiste sur les qualités physiques nécessaires à un bon semeur, et sur les graves inconvéniens qu'entraîne le choix d'un homme qui, inhabile à se servir alternativement du bras droit et du bras gauche, sème par-là-même d'une manière inégale ; puis il forme des vœux, pour qu'il soit établi une sorte d'école ou institution, où l'on apprendrait l'art de semer, sans lequel la science de l'agriculture ne peut jamais atteindre la perfection dont elle est susceptible. Il voudrait qu'on soumît à cet enseignement la jeunesse, au sortir de l'enfance, qu'on l'accoutumât de bonne heure à se servir également de ses deux mains, pour répandre la semence, et que tout sujet qui, après un tems donné d'exercice et d'instruction, n'aurait pas obtenu

cet équilibre, cette égalité de force et de souplesse nécessaires pour semer également, fût destiné à une autre partie de la culture que celle de la semaille, parce que ses travaux deviendraient préjudiciables au bien public. M. Delegorgue termine par engager les Sociétés savantes à proposer des prix aux cultivateurs qui auraient ou le mieux semé, ou formé les meilleurs élèves dans l'art d'ensemencer les terres.

Vous avez entendu, MESSIEURS, l'éloge historique que M. *Boinvilliers* vous a fait de Condorcet, qu'il a considéré comme savant, comme littérateur et comme philosophe. A 21 ans, il présenta à l'Académie des sciences un mémoire sur le calcul différentiel, que cette Compagnie jugea digne d'entrer dans la collection des travaux des savans étrangers. Six ans auparavant, il avait soutenu au collège de Navarre, une thèse de mathématiques en présence de Clairaut et de d'Alembert, qui, charmés du savoir étonnant de ce jeune adepte, prédirent dès lors qu'il viendrait un jour prendre place parmi les plus grands géomètres. Reçu à l'Académie des sciences, il en devint le secrétaire, et justifia ce choix par divers éloges, dont la haute réputation le fit admettre en 1782, à l'Académie française, où il eut pour concurrent le célèbre Bailly, qui devait périr, hélas ! dans la suite, victime de son zèle pour la chose publique. A peine Condorcet fut-il nommé à l'Académie française, que d'Alembert, un de ses plus chauds partisans, s'écria : Je suis plus content d'avoir remporté cette victoire, que je ne le serais d'avoir trouvé la quadrature du cercle. . . . Dans son discours de réception à l'Académie française, Condorcet manifesta cet esprit d'indépendance, ces idées philosophiques qui le portèrent à l'Assemblée législative, où il se montra avec avantage. Sous l'Assemblée constituante, il fut désigné pour Gouverneur du Dauphin. Député à la Convention nationale, il se rendit suspect aux dominateurs de la France ; on

le regarda comme un hypocrite ambitieux, et sa perte fut jurée. Mis hors de la loi, il fut assez heureux pour se dérober aux poursuites des agens de la tyrannie. Il s'était retiré chez une femme généreuse qui eut le courage d'exposer sa vie pour défendre et conserver la sienne. Ce fut dans cet asyle de douleur, qu'il composa son excellent ouvrage sur les progrès de l'esprit humain. Bientôt ayant appris qu'une loi barbare dévouait à la mort quiconque donnerait l'hospitalité aux proscrits, il dit à celle qui l'avait reçu : Je suis hors de la loi, il faut que je vous quitte. — Si vous êtes hors de loi, lui répondit-elle, vous n'êtes pas hors de l'humanité. Belle et admirable réponse, digne du sexe qui, dans le cours d'une révolution si orageuse, donna tant de preuves du dévouement le plus rare et le plus héroïque ! Notre Collègue nous peint Condorcet passant les barrières de Paris, à la faveur d'un déguisement, et sans passe-port. Il veut se retirer chez un ancien ami qui avait une campagne aux environs de Sceaux. Cet ami a lui-même quitté son domicile. Tourmenté par la faim, Condorcet, après avoir erré plusieurs nuits dans les bois, entre dans une auberge de Clamar ; il y est arrêté provisoirement. On allait le relâcher, lorsqu'on trouve sur lui un *Horace* contenant des notes marginales écrites en latin. Traîné dans un cachot, il s'y occupe douloureusement du sort réservé à sa femme et à sa fille ; mais bientôt désespérant de son salut, il avale un poison subtil qu'il avait toujours porté sur lui depuis l'époque de sa proscription. Ainsi périt à l'âge de 50 ans, un des savans les plus illustres de la France, tour-à-tour écrivain et géomètre, et qui, dans les sciences comme dans la littérature, s'est fait un nom qui sera répété avec éloge par tous les siècles.

Un de nos Correspondans, *M. Pillot*, président du tribunal civil d'Avesnes, vous avait, depuis long-temps, fait

hommage d'un poème traduit du grec. L'auteur de cet ouvrage est Phocylide, qui naquit à Milet, ville d'Ionie, l'an 540 avant J. C., et qui fut à-peu-près contemporain du philosophe Pythagore. Notre Collègue, feu M. *Michel*, à l'examen duquel vous aviez renvoyé cet ouvrage, ayant négligé d'en rendre compte, par la raison qu'il le considérait comme un ouvrage pseudonyme, et d'un faible intérêt, M. *Boinwilliers* s'est chargé de cet examen, et, dans un rapport détaillé, vous a fait connaître la nature du poème attribué à Phocylide. Il paraît, vous a-t-il dit, que ce prétendu poème, (qu'il croit avoir pour titre *Noutheticon*, du verbe grec *noutheteo*, j'avertis), n'est qu'un recueil de maximes et de réflexions, qui, si elles ne renferment rien qui n'ait été dit avant et depuis Phocylide, décèlent du moins un esprit juste et éclairé, un cœur droit et honnête. Il paraît encore que l'estimable traducteur s'est beaucoup aidé du latin d'Elie Vinet, qui mourut en 1587, principal du collège de Bordeaux ; mais certes on ne peut lui en faire un crime, lorsque des gens de lettres connus n'ont traduit l'Iliade et même les dialogues de Lucien, que sur des versions latines. On pourrait, a dit le rapporteur, reprocher à M. Pillot d'avoir rappelé des préceptes trop rebattus, et de n'avoir pas retranché quelques-uns de ces conseils qui défendent des actions évidemment contraires aux bonnes mœurs ou aux intérêts du corps social ; mais le traducteur prévient les reproches de cette nature, qu'on pourrait lui faire, en disant que les écarts, ou même les crimes dont parle Phocylide, étaient communs de son temps, et qu'il faut, en général, connaître le mal pour l'éviter, le bien pour le faire. Ce qui désarmerait plutôt, selon nous, la critique même la plus sévère, c'est le vœu que M. Pillot énonce à la fin de sa préface ; ce vœu est celui d'un homme de bien : Je désire sincèrement, dit-il, que la traduction de ce poème soit utile aux mœurs ; si l'on peut

faire mieux, on ne peut pas faire avec plus de désir de servir ses concitoyens et les lettres. »

Notre Collègue n'aurait peut-être pas entrepris la traduction du poème de Phocylide, s'il eût eu connaissance de celle qui parut en 1699, sous le titre modeste de *Préceptes de Phocylide* ; au surplus, le public pourra comparer incessamment l'une et l'autre, M. Pillot ayant livré la sienne à l'impression. Elle sera suivie des *Maximes de Théognis de Mégare*, des *Vers de Pythagore*, et du *Manuel d'Épictète* (1).

La Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, vous avait invités, MESSIEURS, à faire connaître, par la voie de l'impression, les prix qu'elle doit décerner dans les années 1814, 1815 et 1817. Vous avez nommé une commission qui a examiné attentivement la nature et l'importance des questions proposées par la Société d'Encouragement, ainsi que le tableau annexé à son programme. L'avis de votre commission avait été d'abord, que le tableau fût imprimé et adressé à tous les Membres tant résidens que correspondans de votre Société ; mais les frais d'impression ont été pour elle un grand obstacle à la proposition qu'elle voulait vous faire de rendre public ce tableau des prix annoncés par la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, avec les développemens qu'il exige. Vous avez partagé son opinion à cet égard, les circonstances où nous nous trouvons ne vous permettant pas de faire des dépenses aussi considérables. Cependant, pour répondre à l'invitation de la Société d'Encouragement, et pour contribuer autant qu'il est en vous à la propagation des procédés ou des découvertes utiles, vous avez pensé,

---

(1) Cet ouvrage est actuellement en vente, à Douai, chez Derégnaucourt, imprimeur-libraire. Prix, 1 f. 25 c.

MESSIEURS, qu'il serait très-convenable d'indiquer, dans le procès-verbal de la séance publique, les annonces des prix qui peuvent intéresser davantage les cultivateurs du département du Nord, et convenir plus particulièrement aux progrès de l'agriculture dans ce pays. Trois sujets de prix sont conformes à la nature de vos études et de vos méditations journalières ; je me garderai donc bien de les passer sous silence. Le premier consiste à trouver un moyen prompt et économique d'arracher les joncs et autres plantes aquatiques dans les marais desséchés. Le second concerne la culture comparée des plantes oléagineuses. Le troisième, la culture des plantes qui fournissent la potasse.

*1.<sup>o</sup> Moyen prompt et économique d'arracher les joncs et autres plantes aquatiques dans les marais desséchés.*

Le Gouvernement fait exécuter de nombreux et importants dessèchemens. Cet exemple est suivi par des propriétaires et par plusieurs compagnies ; mais un grand obstacle s'oppose à la culture de ces nouveaux dessèchemens. Il faut souvent quatre, cinq années, et plus encore, pour voir disparaître les roseaux et les massettes qui s'opposent à toute culture. Tous les moyens connus jusqu'ici ont été insuffisants. La charrue la plus profonde ne peut atteindre leurs racines, et semble leur donner une nouvelle force de végétation. L'action du feu (*l'écobuage*) ne réussit pas mieux ; il est d'ailleurs impraticable dans de vastes terrains. Cependant, jusqu'à l'entière destruction de ces plantes aquatiques, on ne peut espérer de récolter des plantes céréales, ni de former des prairies de bonne qualité, et le temps est perdu pour l'agriculture et pour la rentrée des nombreux capitaux dépensés. Quels seraient les moyens de hâter la destruction de ces plantes nuisibles ? Quelles seraient les plantes qui, par la force de leur végétation, pourraient les étouffer ? Quels instrumens pourraient les extirper ?

## 2.<sup>o</sup> *Culture comparée des plantes oléagineuses.*

Parmi les plantes annuelles dont on extrait l'huile nécessaire à nos usages domestiques et à nos fabriques, de même que parmi les autres plantes économiques, plusieurs ont été présentées comme devant procurer le produit le plus considérable et le plus avantageux : telles ont été successivement la caméline, le chenevis, l'œillette, les moutardes, la navette, le colzat, le chou-rave, l'arachide (vulgairement *pistache de terre*), et récemment la julienne. Un très-grand nombre d'autres plantes, dont les graines fourniraient aussi de l'huile, peuvent encore avoir le même avantage; mais ce n'est que par une comparaison exacte de leur mérite, sous le rapport de la qualité et de la quantité d'huile qu'elles produisent, et des frais de culture qu'elles occasionnent, qu'on peut reconnaître quelle est celle de ces plantes dont la culture est réellement préférable dans un terrain et sous un climat donnés. Un prix de 1200 francs sera décerné à l'agriculteur qui, ayant cultivé comparativement les meilleures plantes oléagineuses connues jusqu'à ce moment, aura établi le mieux, dans un mémoire, et d'après des calculs économiques et des expériences exactes, quelle est celle de ces plantes qui, sous un climat et dans un terrain donnés, peut se cultiver avec le plus d'avantages. La Société fait observer qu'il serait bon de comparer, sous le rapport de l'huile et de ses résidus, le chenevis qui donne le chanvre gigantesque, soit du Piémont, soit de la Chine, avec celui qui est produit par le chanvre ordinaire. Les prix concernant les deux questions importantes énoncées ci-dessus, sont proposés, il est vrai, pour cette année, mais il est possible qu'ils soient remis à un autre concours, les conditions n'en étant pas remplies, ce qui arrive assez souvent.

## 3.<sup>o</sup> *Culture des plantes qui fournissent la potasse.*

Il ne paraît pas que les habitants des campagnes, qui pour-

raient si généralement et si utilement pour eux spéculer sur la production de la potasse, dans les momens où les travaux agricoles leur laissent quelque relâche, en ramassant et en brûlant les plantes que dédaignent leurs bestiaux, s'en soient plus occupés que par le passé, bien qu'il soit évidemment reconnu que les tiges et les feuilles des plantes, soit frutescentes, soit herbacées, coupées avant leur complet développement, en fournissent généralement en assez grande abondance, pour payer les frais de la fabrication, et donner un bénéfice plus ou moins considérable, mais toujours certain. Les plantes annuelles, cultivées pour cet objet seulement, peuvent l'être, même avec avantage, dans quelques cas, puisque les fèves de marais et le sarrasin produisent par quintal, après leur dessiccation, environ huit myriagrammes de cendres, qui contiennent près de moitié de leur poids de potasse. Il en est de même (à un plus faible degré cependant) des pois, des vesces, des pois chiches et autres légumineuses annuelles, cultivées pour leur graine. Mais ce n'est pas des plantes annuelles dont l'emploi est si utile sous d'autres rapports, encore moins des feuilles des arbres de nos forêts et des arbrisseaux de nos haies, qui sont si nécessaires à l'accroissement de ces arbres et de ces arbrisseaux, que la Société désire encourager l'extraction de la potasse : c'est de grandes plantes vivaces, qui, par leur facile multiplication et par le peu de culture qu'elles exigent, sont presque de niveau, sous le rapport économique, avec celles qui croissent spontanément. La liste des plantes indigènes propres à remplir cette indication de la manière la plus convenable, n'est pas très-étendue ; il est bon de recourir à celles d'Asie et d'Amérique, qui, à raison de leur acreté, produisent plus de potasse que les autres. Telles sont la *buniade orientale* ; la *passerage* à larges feuilles ; le *sisymbre* à siliques grêles ; l'*asclépiade* de Syrie ; les *asters* d'Amérique, qui s'élèvent

à plus de deux pieds, principalement l'*aster* de la Nouvelle-Angleterre ; l'*aster* de la Nouvelle-Belgique ; l'*aster-osier*, l'*aster* à tiges pourpres ; les *verges d'or* du même pays, qui s'élèvent à une semblable hauteur, etc, etc. Toutes ces plantes sont d'une multiplication facile, d'une croissance rapide, et peuvent, la plupart, être coupées plusieurs fois dans le courant de l'été. La quantité de potasse qu'elles fournissent, varie selon les terrains, les années, les saisons ; mais, lorsqu'on les coupe avant la floraison, elles fournissent probablement toujours assez de ce sel, pour faire espérer un bénéfice raisonnable. La Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, voulant exciter à une plus grande production de potasse dans le Royaume, et cependant ménager les forêts, propose un prix de 1500 francs à décerner à celui qui, avant le 1.<sup>er</sup> mai 1815, prouvera, par des pièces authentiques, avoir planté, en une ou plusieurs années, des espèces de végétaux ci-dessus indiquées, ou autres analogues, la plus grande étendue de terrain, et en avoir retiré les produits les plus considérables en potasse purifiée, ce terrain ne pouvant pas être moindre d'un demi-hectare [1].

---

[1] Aux pièces exigibles, il faudra joindre un mémoire qui détaillera 1.<sup>o</sup> la nature du sol, le mode de la culture, les époques des coupes et l'état de l'atmosphère propres à chacune d'elles ; 2.<sup>o</sup> les procédés suivis dans la fabrication de la potasse, et la quantité que chaque coupe aura produite, c'est-à-dire que ce mémoire sera le journal de toutes les opérations qui auront été exécutées. Chaque concurrent devra, en outre, envoyer à la Société un échantillon des différentes espèces de potasse qu'il aura fabriquées, pour qu'on puisse en déterminer la richesse alcaline, et la comparer à celle des meilleures potasses du commerce. Les envois doivent être faits au *Secrétaire de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, rue du Bac, n.º 34, à Paris.*

C'est ici, **Messieurs**, que se terminent le compte de vos travaux divers, et la tâche que j'avais à remplir. On s'étonnera sans doute qu'au milieu des tourmentes politiques, vous ayez pu vous livrer tranquillement à vos goûts utiles ou agréables, comme si depuis long-temps vous aviez atteint le port. Mais l'espoir d'un heureux avenir souriait à votre imagination, et soutenait votre courage. Cet espoir, **Messieurs**, n'a pas été déçu ; des temps plus prospères vous permettront d'étendre, de multiplier vos travaux sur l'agriculture ; nos plaies commencent à se cicatriser ; le paisible habitant des campagnes sent son cœur renaitre à la joie, à l'espérance ; il a retrouvé son fils qui lui avait été arraché par les fureurs de la guerre ; ce fils, l'objet de ses affections et de ses inquiétudes, lui est enfin rendu, et tous deux, en confiant désormais à la terre le grain qui doit y fructifier, songeront avec délices que l'agriculture, le premier des arts, procure aux hommes leur subsistance, fait la fortune des particuliers et la richesse des Etats. Il nous est donc permis de dire maintenant avec un de nos poètes :

Monarques trop jaloux des lauriers de la guerre,  
Apprenez de **LOUIS** à laisser à la terre  
Ses utiles cultivateurs ;  
Vos champs sont teints de sang, vos villes sont désertes ;  
Vos états dépeuplés répareront leurs pertes  
Par les travaux des laboureurs.

Un Empire fondé sur des droits légitimes,  
N'a besoin de soldats que pour punir les crimes,  
Ou pour défendre ses remparts ;  
Et si l'agriculture a des bras inutiles,  
Les enfans de Minerve iront, au sein des villes,  
A l'envi cultiver les arts.

Il me reste à vous parler, MESSIEURS, des honorables acquisitions que vous avez faites, des ouvrages qui vous ont été lus, et de ceux qu'on vous a envoyés pendant les années 1812 et 1813.

Parmi vos Membres honoraires, vous avez reçu :

M. le comte FRANÇOIS (DE NEUF-CHATEAU).

M. le comte MERLIN.

M. le comte D'HAUBERSART.

Parmi vos Membres résidens :

M. D'HAUBERSART, avocat-général à la Cour Royale de Douai.

M. BRUNEAU DE BEAUMEZ, procureur-général à la même Cour.

M. GAUTIER-D'ACOTY, fils.

M. ESCALIER-DELAGRANGE, maître en pharmacie.

M. DUMONCEAU, inspecteur des Eaux et Forêts, membre du Collège Electoral du Département.

M. WOUSSEN, conseiller à la Cour Royale.

M. LE TENNEUR, professeur au Lycée de Douai.

M. BILLAQUOY DE BOISMONT, conseiller à la Cour Royale.

Parmi vos Correspondans :

M. DELETOMBE, ancien chargé d'affaires de France, demeurant à Condé.

M. HOVERLANT, ex-législateur et propriétaire à Tournai.

M. DELTOMBE, curé de Sin.

M. TAILLEFER, propriétaire-cultivateur et homme de lettres, à Villers-le-Tilleul, près de Mézières.

M. LELEUX, homme de lettres et imprimeur à Lille.

M. MOREAU DE BELLAING, propriétaire-cultivateur à Mons.

M. DELATRE, inspecteur des Eaux et Forêts, au Quesnoy.

M. YWENS, propriétaire à Courtrai.

**M. ROQUEFORT**, homme de lettres, correspondant de la Société Royale de Gœttingue, à Paris.

**M. CHEVALLIER**, ingénieur-opticien, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Paris.

**M. DESPRETZ-DELEGORGUE**, propriétaire-cultivateur dans le département du Pas-de-Calais.

**M. GUILMOT**, fils, chirurgien-major du 12.<sup>e</sup> régiment des Voltigeurs de la Garde.

**Dom HENRIQUE PALOS Y NAVARRO**, antiquaire à Murviédro, en Espagne.

**M. VAN-MONS**, correspondant de l'Institut, et chimiste, à Bruxelles.

**M. DE NÉLIS**, propriétaire, à Malines.

**M. STOFELZ**, chimiste, à Malines.

**M. DE KIN**, professeur de physique et de botanique, conservateur du Musée, à Bruxelles.

**M. CAZIN-CAUMARTIN**, conservateur des Eaux et Forêts des départemens du Nord et du Pas-de-Calais, à Lille.

**M. GIRARD**, ingénieur des Ponts et Chaussées, demeurant à Paris.

## O U V R A G E S L U S.

La traduction de la 4.<sup>e</sup> élégie de Tibulle, par *M. Lussiez*.

Élégie adressée à Mad<sup>e</sup>. Victoire Babois, par *M. Boinvilliers*.

Colda, imitation d'Ossian, par *M. Leleux*.

Invocation au Sommeil, par *M. Lussiez*.

Ode sur le Temps, par le même.

Vers à Madame la baronne de Bourdic, sur son bel éloge de Michel Montaigne ; par *M. Boinvilliers*.

Éloge de la Poésie, stances ; par le même.

Ode à Paix, par Mademoiselle Louise-Charlotte *Girard*.

La mort d'Artho, imitation d'Ossian, par *M. Leleux*.

Le Manant dupe de son stratagème, par *M. Boinvilliers*.

La Rose, ode anacréontique, par M. de *Wavrechin*.

Memoire sur l'entrée des Francs dans les Gaules, par M. *Guilmot*.

Vers adressés à M. le général Ordonneau, par Mademoiselle *Girard*.

Eloge poétique de l'Ordre des Francs-Maçons, par la même.

Fragmens d'un poème inédit intitulé *Erosthène* ; par M. *le Teneur*.

Réflexions sur les talens et sur les devoirs de l'Orateur ; par M. *Boinvilliers*.

Traduction de la 10.<sup>e</sup> élégie de Tibulle, par M. *Lussiez*.

La Terreur nocturne, par le même.

Le Railleur puni, ou l'Agriculture vengée ; par M. *Boinvilliers*.

Epître à Clémence Isaure ; par M. *Silvy*.

Envoi d'un Portrait ; par M. *Lussiez*.

Le Paon et le Choucas, fable.

Le Loup et l'Oie, idem.

Le Trait et le Milan, idem.

L'Ourse et la Levrette, idem.

Le Cygne et l'Oie, idem.

} par M. *Boinvilliers*.

Stances philosophiques ; par M. *Leleux*.

Eloge de la Fermeté ; par M. *Girard*.

Traduction de la 8.<sup>e</sup> élégie de Tibulle ; par M. *Lussiez*.

La jeune Fille de Madagascar ; par M. *Boinvilliers*.

La Réponse sans réplique ; par le même.

La Riposte du Commis ; par le même.

Définition de la Fortune ; par M. *Girard*.

Vers au Sommeil, élégie ; par M. *Lussiez*.

L'Athée pénitent ; par M. *Boinvilliers*.

Jenner, ou les bienfaits de la Vaccine ; par M. *Silvy*.

Le Prix de la Vaillance ; par Mademoiselle *Girard*.

Conseils d'Ovide à ses Amis ; par M. *Boinvilliers*.

Bon mot d'un Ancien ; par le même.

La Méprise ridicule ; par le même.

Aristippe à la Cour de Syracuse ; par le même.

## O U V R A G E S

### ADRESSÉS A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, ETC.

Correspondance sur le Pain de Maïs, entre M. *le Préfet des Landes*, et M. le comte *François (de Neuf-Château)*.

Appercu des résultats obtenus à la fabrication des Sirops et Conserve de Raisins, dans les années 1810 et 1811, par M. *Parmentier*.

Tables barométriques servant à ramener à une température donnée les hauteurs du baromètre observées à une température quelconque, par M. *Delezenne*.

*La Mort du Tasse*, poème ; par M. *Leleux*.

Mémoire sur l'antiquité des Hôpitaux ; par M. le baron *Percy*.

De l'utilité de la culture des Fèves et des Pommes de terre dans le département du Calvados ; essai adressé par la Société d'agriculture, séante à Caen.

Mémoire sur le Rouissage du Lin, adressé par la Société d'agriculture de la ville de Montauban.

Manuel des Propriétaires des Abeilles, cinquième édition ; par M. *Lombard*.

Série de questions sur la cécité des Chevaux ; par la Société d'agriculture de Boulogne-sur-mer.

Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen, pendant l'année 1811.

Exposé des travaux de la Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille, pour l'année 1811.

Essai chronologique sur la ville de Tournai ; par M. *Ho-verlant*.

Flore d'Oware et de Benin, en Afrique ; par M. *Palisot de Beauvois*, membre de l'Institut, etc. 3 livraisons.

Insectes recueillis en Afrique et en Amérique ; par le même. 3 livraisons.

Notice sur la Bergerie du département de la Seine ; par M. *Tessier*, membre de l'Institut.

La Bataille d'Essling. poème ; par Mademoiselle L. C. *Girard*.

Notice sur l'Épizootie qui a régné en 1812, sur les Troupeaux de Bêtes à laine des départ.<sup>s</sup> méridionaux de la France.

Instruction sur la culture et la préparation du Pastel, etc. publiée par le Ministre des manufactures.

Programme des concours pour des essais comparatifs sur l'enfouissement des Plantes pour engrais.

Programme de la séance publique de la Société d'agriculture de Paris, laquelle a eu lieu le 25 avril 1813.

Compte rendu des travaux de la Société d'émulation de Rouen, pour les années 1811 et 1812.

Annuaire statistique du département du Nord, pour l'année 1813, par M. *Bottin*.

Monumens Celtiques découverts dans le département du Nord ; par le même.

Rapport sur le concours pour des mémoires historiques sur les progrès de l'agriculture en France depuis 50 ans, et pour des renseignemens détaillés sur la tenue des Fermes.

Rapport sur la manière de diriger les Arbres en espalier, imaginée et pratiquée par M. Sieule, jardinier à Vaux-Praslin ; par M. *Aubert du Petit-Thouars*.

Rapport sur la méthode de M. Sieule, de diriger les Pêchers.

Introduction à l'Histoire ; par M. *Lenglet*.

Le Dévouement de Goffin, où La Houillère de Beaujonc ; par Mademoiselle L. C. *Girard*.

Précis

**Précis sur le Rouissage du Lin, envoyé du grand-duché de Bade, par Ernest-Philippe Kounmer, demeurant à Horzheim.**

**Procès-verbal du Jury chargé par M. le Maire de Douai du jugement des objets exposés au Salon de cette ville, le 11 juillet 1813, et les jours suivans.**

**Quelques Idées sur les poursuites et les procédures criminelles, etc. par M. de Boismont.**

**Annuaire contenant l'état nominatif de tous les Membres résidens et correspondans de la Société d'agriculture de la Seine.**

**Mémoires de la même Société ; seize volumes in-8°.**

**Stances philosophiques ; par M. Leloux.**

**Considérations nouvelles sur le droit en général, et particulièrement sur le droit de la nature et des gens ; par M. Michel.**



**LES CHARMES DE L'ÉTUDE,**  
**FRAGMENT D'UN POÈME INÉDIT, INTITULÉ**  
**ÉROSTHÈNE.**

*Par M. LE TENNEUR, Professeur au Lycée.*

**S U J E T.**

ÉROSTHÈNE, en proie aux chagrins d'un amour malheureux, a recours aux consolations de l'amitié. Il va trouver son ami Phédon, qui lui conseille de chercher dans l'étude un remède à sa passion : aux peines et aux soucis de l'amour, il oppose les charmes et les avantages du commerce des Muses.

**P**OUR calmer la douleur, qu'il ne saurait cacher,  
 Dans le sein de Phédon son cœur va s'épancher.  
 A cet ami sincère, une heureuse habitude  
 Des modestes vertus et d'une utile étude,  
 A laissé de l'amour ignorer les tourmens.  
 Son âme est à l'abri des fougueux sentimens,  
 Qui, dans le cœur humain, font naître tant d'orages ;  
 Jamais il n'éprouva leurs funestes ravages :  
 Maître de ses desirs, satisfait de son sort,  
 Tranquille observateur, il contemple du port  
 Les flots tumultueux d'une mer agitée,  
 Dès sa tendre jeunesse avec soin évitée.  
 Toujours prête à donner ses fidèles secours,  
 Son austère amitié lui dicte ce discours :  
 « Egaré par l'Amour, que Minerve te guide ;  
 Arme-toi, mon ami, de sa puissante égide.  
 Veux-tu de ta blessure apaiser les douleurs,  
 Et sans peine tarir la source de tes pleurs ?  
 Livre aux arts bienfaisans ton esprit et ton âme :

Pour ces nobles plaisirs, qu'elle veille et s'enflamme ;  
 Chéris-les constamment, et même avec excès ;  
 De ce contre-poison tu verras le succès.  
 Celui qui de l'étude a pu goûter les charmes,  
 De l'Amour dédaigné redoute peu les armes.  
 Au culte de ce Dieu, tu dois la préférer ;  
 L'homme, pour en jouir, n'a qu'à la désirer :  
 Sous un joug fortuné, permets qu'elle t'enchaîne.

Des lettres et des arts, vois l'immense domaine  
 Présenter tour-à-tour mille objets à ton choix.  
 Tantôt approfondis la science des loix ;  
 Médite des Romains le code tutélaire,  
 Qui des peuples reçoit l'hommage héréditaire.  
 Tantôt dans les écrits des célèbres auteurs,  
 Apprends l'art de penser et l'art des orateurs.  
 Ecoute avec les Grecs l'éloquent Démosthènes  
 Confondre et foudroyer les ennemis d'Athènes.  
 Au sein de Rome, entends cette voix qui tonna  
 Avec tant de succès contre Catilina ;  
 Qui d'Antoine et Verrès flétrissant la mémoire,  
 Du vengeur de l'Etat a consacré la gloire.  
 Dans le chemin frayé par Socrate et Platon,  
 Pour ne pas t'égarer, suis encor Cicéron.  
 Que tes regards, guidés par la docte Uranie,  
 Embrassent l'étendue, admirent l'harmonie  
 De ces mondes brillans qui roulent dans les cieus.  
 Attentif à juger les mœurs de nos aïeux,  
 Les sanglants démêlés des nations rivales,  
 De Clio, jour et nuit, consulte les annales.  
 Le cœur de l'homme est peint dans ses mouvans tableaux ;  
 Tout exemple fameux revit sous ses pinceaux.  
 Cette Muse nous rend contemporains des âges,

Dont elle a su tracer les fidèles images ;  
 Et de l'expérience épargnant la lenteur,  
 En prévient les leçons dans l'esprit du lecteur.  
 Etudie à loisir les illustres poètes,  
 Des dieux et des héros sublimes interprètes,  
 Dont Calliope avoue et soutient les transports.  
 Garde-toi d'écouter les dangereux accords,  
 Les accens séducteurs d'une muse légère.  
 De Virgile surtout, de Sophocle et d'Homère,  
 Aime les fictions, les chants toujours nouveaux.  
 Relis de temps en temps le parfait Despréaux,  
 Et son modèle encor, l'aimable et sage Horace.

Ainsi, loin de Cythère, habite le Parnasse ;  
 Des Vierges d'Hélicon implore les bienfaits,  
 Et rends un pur hommage à leurs chastes attraits.  
 Cet amour salulaire, où notre ame ennoblie,  
 Au-dessus de nos sens s'élève, et les oublie,  
 Va rendre le repos à ton cœur soulagé.

Il semble, en s'y livrant, que l'esprit dégagé  
 Du poids de la matière et de liens funestes,  
 Participe au bonheur de ces esprits célestes,  
 Qui contemplent de Dieu l'éternelle beauté.

L'amour, dont à regret je te vois tourmenté,  
 N'est jamais sans chagrins, jamais sans amertume.  
 Faut-il en vain brûler du feu qui te consume,  
 Tu m'offres de ses maux l'exemple douloureux.  
 Si l'objet qui le charme, est sensible à ses vœux,  
 Le cœur n'est pas exempt d'alarmes et de craintes :  
 Au milieu de sa joie, il ressent les atteintes  
 Des désirs inquiets et des soupçons jaloux.  
 Après l'enchantement des plaisirs les plus doux,  
 Combien n'en vois-je pas redouter l'inconstance,  
 Accuser un rival, se plaindre de l'absence !

Les Muses, cher ami, sont toujours près de nous :  
 Nous pouvons en tout temps satisfaire nos goûts.  
 Leurs vrais amans les ont pour fidèles compagnes,  
 Dans le sein des cités, au milieu des campagnes,  
 A toute heure du jour, dans l'ombre de la nuit,  
 Au fond d'un beau palais, ou d'un simple réduit ;  
 Et, par elles charmant l'ennui d'un long voyage,  
 A l'abri du caprice et d'une humeur volage,  
 Sans redouter l'absence et l'infidélité,  
 Possèdent leurs faveurs avec sécurité.

Souvent l'aveugle amour suit l'aveugle fortune :  
 Souvent l'humble vertu l'attriste et l'infortuné ;  
 Et l'homme en butte aux coups d'un funeste destin,  
 De ses traits enflammés ne sent que le venin.  
 Il accorde surtout ses dons à la jeunesse :  
 Quand les sens sont glacés par la froide vieillesse,  
 On ne peut de Cythère espérer les plaisirs.

Par un charme secret arrêtant ses soupirs,  
 Au mortel délaissé, que l'infortune accable,  
 Les Muses font entendre une voix secourable :  
 Il trouve dans leur temple un asyle assuré  
 Contre les noirs chagrins, dont il est dévoré.  
 Qui long-temps s'éclaira de leur douce lumière,  
 Par elles embellit la fin de sa carrière ;  
 Et goûte mieux encor, dans le calme des sens,  
 Leurs plaisirs toujours purs et toujours renaissans.  
 Libre des passions, qui troublent le jeune âge,  
 Il voit la vérité sans voile et sans nuage.  
 Par les respects de ceux que son discours instruit,  
 De ses nobles travaux il recueille le fruit ;  
 Et, vainqueur du trépas, au terme de sa course,  
 Son esprit va puiser le *vrai beau* dans sa source.

---

**NOTICE NÉCROLOGIQUE**  
**SUR M. CLAUDE - LOUIS - SAMSON MICHEL,**  
 DÉCÉDÉ PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

*Par M. BOINVILLIERS.*

---

**L**A Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département du Nord a perdu, au commencement de cette année, dans la personne de M. Michel, un de ses Membres les plus éclairés, un de ceux dont les conférences et les travaux embrassaient un plus grand nombre d'objets divers. Juste envers un homme dont elle estimait les qualités, pleine d'égards pour ce qui était dû à ses talens personnels et à ses malheurs, elle venait de le nommer à la présidence, lorsqu'une mort soudaine est venue nous le ravir. . . mort affreuse qui plonge dans la douleur une épouse inconsolable, une famille nombreuse, intéressante, et digne d'un meilleur sort ! . . . . .

Rempli de zèle, riche de connaissances acquises par l'habitude de la méditation, pourvu d'une grande aptitude au travail, notre infortuné Collègue pouvait encore nous apporter le tribut de ses honorables veilles, et la Société en deuil a prouvé, par son empressement à lui rendre les derniers devoirs, combien elle estimait sa personne, combien sa mort lui a causé de regrets. N'attendez pas de moi, Messieurs, un éloge historique consacré à la mémoire de celui qui vous fut cher. Ayant vécu loin de lui, étranger à ses goûts personnels, à ses habitudes sociales, au genre d'occupations qu'il s'était créées, je ne puis vous offrir l'histoire de sa vie; mais je vous retracerai en peu de mots ses services et ses vertus auxquels vous avez souvent rendu hommage. En effet,

**MESSEURS**, vous qui l'avez constamment suivi dans sa conduite privée comme dans sa conduite publique, vous avez pu souvent apprécier les excellentes qualités de son cœur, et rendre justice à ses talens, à ses connaissances qui étaient aussi variées qu'étendues. Il me suffira donc, pour louer dignement M. Michel, de parler des différentes fonctions qu'il a exercées, des travaux de toute nature qu'il a entrepris et mis au jour, des preuves multipliées d'intérêt et de considération que vous lui avez données. En démontrant qu'il a consacré son existence toute entière à l'acquit de ses devoirs, et à l'étude des sciences qu'il aimait avec passion, je déroulerai ainsi à vos yeux le tableau des services qu'il a rendus à la Société. En vous rappelant qu'il est universellement regretté à Douai, son pays d'adoption, que tout ce qu'il y a dans cette ville de gens éclairés, de gens de bien, déplore sa perte inopinée, je ferai de cette manière l'éloge de son cœur, et consacrerai ses plus beaux titres de gloire. ...

M. Michel reçut le jour en 1754, à Maubeuge, département du Nord. Né avec d'heureuses dispositions, il manifesta de bonne heure et son penchant pour l'étude, et le besoin de transmettre aux autres les connaissances qu'il acquérait chaque jour. Ses premières années furent entièrement consacrées à l'enseignement public. Après avoir professé tour-à-tour au Collège Royal de Maubeuge, les humanités, les belles-lettres et la physique, il mérita et obtint, à Douai, la place de Principal du Collège d'Anchin. Ayant renoncé à l'instruction publique, par suite des événemens dont la France fût le théâtre, il occupa des charges administratives. On le vit présider l'Administration centrale du département du Nord ; et tous ceux qui m'entendent ici, peuvent encore se rappeler que, dans ce périlleux poste, il fit autant de bien, il rendit autant de services que les circonstances pouvaient le permettre aux fonctionnaires, amis de l'humanité

M. Michel présida aussi, en Belgique, le Conseil du Gouvernement chargé de l'organisation des pays conquis ; il siégea au Conseil-général de son Département, d'abord comme Membre du Conseil, puis comme Secrétaire ; enfin, dans l'ordre judiciaire, les fonctions de Président du Tribunal criminel des deux Nèthes, et de Procureur-général en la Cour d'appel de Douai, furent successivement confiées à son zèle et à ses lumières. Des emplois aussi différens, qui exigent une très-grande variété de connaissances, paraissent incompatibles au premier coup-d'œil ; mais qui ne sait pas que les obstacles qu'on avait jugés insurmontables, s'applanissent devant l'homme qui a reçu de la nature le discernement et le courage qui savent triompher de tous les genres de difficultés ?

Dans les fonctions publiques qu'il exerça (et ce fut toujours avec honneur et distinction), M. Michel porta, vous le savez mieux que moi, l'abnégation de lui-même, jusqu'à négliger ses affaires personnelles, pour répondre à la confiance dont le Gouvernement l'avait honoré ; mais quel fut le prix de son dévouement sans bornes, de sa fidélité scrupuleuse à remplir ses devoirs, du sacrifice qu'il n'hésita pas de faire de sa liberté, de son repos et de son goût dominant pour l'étude ! Pourquoi ses lumières, son zèle et ses services, soutenus d'un grand fonds de probité, ne furent-ils pas aux yeux du Gouvernement qui vient de s'anéantir, des titres aussi sacrés que la considération qu'on accorde à la fortune ? Le nom de notre Collègue n'était-il pas inscrit depuis long-temps dans les fastes de la Légion d'honneur ? Il fut cependant condamné à une retraite absolue ; cette disgrâce l'affligea, mais ne l'abattit point. Il appela à son secours la philosophie, et renoua société avec les Muses ; (Les Muses, compagnes indulgentes et paisibles, ont fait grâce à plus d'une infidélité.) . . . . .

M. Michel avait beaucoup lu, beaucoup observé, beaucoup

médité. Ami éclairé des beaux-arts, qui lui procuraient des jouissances ineffables, il en parlait toujours avec convenance et discernement ; il jugeait tous les genres de talens avec une sagacité peu commune. Le Musée de cette ville, qui en est un des plus beaux ornemens, doit beaucoup à son zèle pour l'instruction, à son goût pour les arts libéraux. Les Sciences lui avaient ouvert leur trésor ; il y avait puisé avec l'amour du beau et du vrai, ces riches connaissances que possède rarement à un aussi haut degré, le fonctionnaire public entièrement livré aux devoirs pénibles de sa place. Dans les nombreux instans de loisir, que lui procurait sa retraite, il composa un ouvrage sur le *Droit en général, et particulièrement sur le Droit de la nature et des gens*. Vous chargeâtes, MESSIEURS, un de nos Collègues qui a fait ses preuves en matière d'histoire et de législation, de vous faire connaître cet ouvrage important, fruit des longues méditations de l'auteur dans la science des Gouvernemens. Un compte succinct, mais raisonné, de ce livre, vous a prouvé évidemment, que feu notre Collègue n'était pas moins étonnant par la justesse et la profondeur de ses idées, que par la manière dont il savait les mettre au jour. Dans une solennité consacrée, comme celle-ci, à rendre compte au public des travaux de la Société, il vous lut un opuscule plein d'agréments, sur l'histoire naturelle, qui fit sourire plus d'une fois la gravité des personnages les plus austères. Son style avait presque toujours du mordant, ses idées une sorte d'originalité vive et piquante, et ses raisonnemens une teinte systématique. Sa conversation n'était pas brillante, elle annonçait même un peu d'embarras ; mais elle était le plus souvent instructive et enjouée tout-à-la-fois. Quand l'expression ne traduisait pas nettement sa pensée, presque toujours sa physionomie la faisait deviner. S'il se laissait entraîner à la discussion, il y répandait de la chaleur, et

Il mêlait parfois une dose de causticité qui cependant ne passait pas les bornes de la plaisanterie : ses écrits, du reste, en font foi, et l'on pourrait citer quelques fables de sa composition, où l'on retrouve peut-être moins le langage de l'apologue, que le ton de la satire. Le genre polémique, qui exige un ton flexible et varié, pouvait lui promettre quelques succès. L'habitude du travail et du raisonnement, lui avait rendu les lettres et les sciences familières à un tel point, que quiconque avait le plaisir de l'entendre disserter sur les unes et sur les autres, pouvait douter facilement s'il avait plus de connaissances en littérature qu'en géométrie. Il maniait tour-à-tour la lyre et le compas ; il avait étudié Racine et Montesquieu, Molière et Filiangéni, Lafontaine et Puffendorf. L'histoire naturelle, dont il faisait ses délassemens, lui offrait des consolations, lui procurait des heures de loisir vraiment délicieuses ; mais je ne doute pas, Messieurs, qu'il n'eût obtenu encore plus de succès dans les arts utiles, que dans les arts d'agrémens, si, mieux traité par l'aveugle Fortune, il avait constamment joui de la tranquillité, du bonheur et de l'aisance, qu'il avait achetés par beaucoup de travaux et de sacrifices. ....

Puisse ce faible hommage payé à la mémoire d'un homme qui naguère siégeait au milieu de nous , et dont le souvenir nous sera toujours précieux, engager quelqu'un de ses concitoyens à donner au public une notice détaillée des actions dont se compose la vie entière de M. Michel, et le présenter à ses compatriotes (ce que d'autres feront beaucoup mieux que moi), comme un excellent citoyen, recommandable par ses qualités non moins que par ses talens, comme un magistrat philanthrope, qui, dans les heures de loisir que lui laissèrent ses fonctions judiciaires ou administratives, médita constamment sur les moyens de prévenir les délits de la société, et de ramener les hommes vers le bien, comme un père tendre qui était per-

suadé que le véritable bonheur est celui qu'on rencontre au sein des vertus domestiques, bonheur pur et sans nuage, que semblent accroître de jour en jour les rapports mutuels et les égards respectifs d'une famille nombreuse qui offre le tableau de l'union la plus touchante!....

Je terminerai, Messieurs, cette Notice biographique, en vous mettant sous le yeux les titres et les travaux de notre infortuné Collègue. M. Michel était non-seulement Membre de cette Société, qu'il a présidée plusieurs fois mais encore Correspondant de l'Athénée des Arts de Paris, de l'Académie de Législation, de la Société d'Amateurs des Sciences et Arts de Lille, et de celle d'Emulation de Cambrai. Il est auteur des ouvrages qui suivent :

- 1.° Essai sur les Attractions moléculaires.
- 2.° Considérations nouvelles sur le Droit en général, et particulièrement sur le Droit de la nature et des gens.
- 3.° Réflexions sur l'Instruction publique.
- 4.° Mémoire sur les Contributions.
- (Ces quatre ouvrages ont été imprimés.)
- 5.° Mémoire sur une nouvelle notation d'Algèbre descriptive.
- 6.° Recherches sur une Algèbre de situation.
- 7.° L'Intrigant de Province, comédie en 5 actes, et en vers.
- 8.° Recueil d'Opuscules poétiques.
- 9.° Essai d'une nouvelle Théorie du Mouvement.
- 10.° Comparaison de l'Algèbre descriptive avec les principes ordinaires de l'application de l'Algèbre à la Géométrie.

(Ces six ouvrages sont restés inédits. Une Commission de la première Classe de l'Institut a fait un rapport très-avantageux sur les deux derniers ouvrages, que l'Auteur avait soumis à son approbation.)

---

**TRADUCTION**  
**DE L'ÉLÉGIE XI.<sup>e</sup> DU I.<sup>er</sup> LIVRE DE TIBULLE.**

PAR M. LUSSIEZ.

---

**D**E l'acier le plus dur l'enfer forgea ton cœur,  
O du glaive fatal exécration inventeur,  
Qui, rendant de la mort la marche plus rapide,  
Nous transmis des combats la fureur homicide !  
Mais que dis-je ! L'or seul causa nos maux nombreux ;  
L'or, trop cher aux humains, leur fit tourner contre eux  
Ce qui dut immoler la brute redoutable.

Tant qu'on but l'onde pure en des vases d'érable,  
Guerres, tours et remparts, vous fûtes ignorés . . .  
Bergers ! de vos troupeaux vous dormiez entourés.  
Dieux ! j'eusse alors vécu loin des camps que j'abhorre ;  
Mon cœur tremblant n'eût point maudit l'airain sonore.  
Mars m'entraîne aujourd'hui. Déjà quelqu'assassin  
Peut-être lance un trait qui doit percer mon sein.

Lares, mes nourriciers ! embrassez ma défense.  
Vous vîtes à vos pieds se jouer mon enfance.  
Ah ! ne rougissez pas d'être un tronc déjà vieux.  
Ainsi vous habitiez le toit de nos aïeux.  
L'homme, pieux sans faste, avait une foi pure,  
Alors qu'un Dieu de bois ornait sa case obscure.  
Ce Dieu daignait sourire au raisin consacré,  
Aux blonds épis tressés sur son front révérent.

Le pasteur que ses dons venaient de satisfaire,  
Portait d'humbles gâteaux à ce Dieu débonnaire :  
Sa fille le suivait, timide et vierge encor,  
Qui de l'active abeille offrait le doux trésor.

O Lares ! détournes le trait qui nous menace :  
Une laie est à vous ; je marche sur sa trace,  
De myrthe couronné, revêtu d'un lin blanc,  
Un vert panier de myrthe appuyé sur mon flanc.  
Que je vous plaise ainsi ! Pleins d'une noble rage,  
D'autres à nos rivaux porteront le carnage,  
Pour qu'un soir, sur ma table, un glorieux soldat  
Barbouille avec mon vin un croquis du combat.  
Au-devant de la mort quelle fureur nous lance !  
Elle pend sur sa proie, elle vient en silence.  
Là-bas ne croissent plus ni pampre, ni moisson.  
Là, sont l'affreux Cerbère et l'horrible Caron,  
Et ces spectres hideux, ces pâlistantes ombres,  
Errant chevelés sur des bords toujours sombres.

Heureux, qui, sous le chaume, auprès de ses enfans,  
Voit la douce vicillesse arriyer à pas lents !  
Il guide ses brébis, son fils, leur jeune race,  
Et sa femme lui chauffe un bain qui le délasse.  
Ainsi, puissè-je un jour voir blanchir mes cheveux,  
Et narrer de mon temps les faits miraculeux !

Jusques-là, douce Paix ! rends nos sillons fertiles.  
Douce Paix ! sous le joug tu mis les bœufs dociles ;  
Ta main nourrit la vigne, et garde renfermé  
L'heureux jus dont un père abreuve un fils aimé.  
Vers le soir ramenant de la forêt profonde,  
Sa famille qui chante, et sa femme qui gronde,

Quitte envers tous les Dieux, plein d'un fameux nectar,  
 Le brave laboureur chancelle sur son char.  
 Douce Paix ! quand par toi le soc voyage et brille,  
 Et qu'on voit resplendir la bêche et la faucille,  
 La rouille dans un coin ronge les dards oisifs :  
 Mais par toi, de Vénus les combats sont plus vifs.  
 La jeune fille crie, étroitement pressée :  
 Ses cheveux sont épars, sa porte est enfoncée.  
 Elle pleure..... Mais quoi ! Le vainqueur pleure aussi ;  
 Il pleure que sa main l'ait pu servir ainsi.  
 Enfin le Dieu pervers, auteur de sa disgrâce,  
 Sourit, s'assied entre eux, et leur dit : Qu'on s'embrasse.

Ah ! contre la Beauté lutter en furieux,  
 C'est être un monstre horrible, et s'attaquer aux cieux !  
 C'est assez d'arracher son voile diaphane,  
 De ravir à son front une fleur qui s'y fane,  
 D'exciter une larme..... Heureux, heureux d'ailleurs  
 Qui voit, dès qu'il s'aigrit, sa tendre amie en pleurs.  
 Mais celui qui plus dur.... Ah ! qu'il prenne les armes !  
 Loin des badins amours qu'il cherche les alarmes !

Viens, ô féconde Paix ! viens, une gerbe en main ;  
 Que les fleurs et les fruits pleuvent devant ton sein !

---

---

R A P P O R T .

*Sur le résultat du Concours ouvert par la Société, pour  
un Prix à décerner en sa Séance publique de l'année  
1814.*

---

*Rapporteur, M. THOMASSIN.*

---

**A** SA SÉANCE publique du 29 novembre 1812, la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du Département du Nord, a annoncé qu'en sa Séance publique de l'année 1814, elle décernerait un prix au Cultivateur qui, dans le cours de l'année 1813, aurait ensemencé en pastel, dans le Département du Nord, le terrain le plus étendu, et qui, en raison de l'espèce de terrain par lui ensemencé, aurait tiré de sa récolte la plus grande quantité et la meilleure qualité de fécule bleu-indigo. Chaque Concurrent à ce prix, devait justifier de ses opérations par un procès-verbal authentique, qui en fît connaître tous les détails : ce n'était point l'Auteur d'un Mémoire scientifique, c'était l'intelligence agricole appliquée à l'essai intéressant d'une culture nouvelle, que la Société s'était proposé de couronner.

Au printemps, et dans le cours de l'été de 1813, la paix de nos champs n'avait pas encore été troublée. Nos armées défendaient les bords de l'Elbe, et semblaient devoir tenir longtemps encore éloignés de nous le tumulte et les désastres de la guerre. Mais une vague inquiétude tournait tous les regards et toutes les pensées vers le théâtre lointain des faits militaires qui préparaient nos destinées. De grands événements s'annonçaient, et le Cultivateur, quoiqu'il ne pût dès-

lors ni en calculer la direction, ni en prévoir les suites, était, par cet état d'attente, détourné de se livrer à une spéculation nouvelle. Aucun essai, dont la Société ait eu connaissance, n'a été tenté sur la culture du pastel, et le concours qu'elle avait ouvert au sujet de cette culture, n'a produit aucun résultat.

La récolte du pastel a été, autrefois et pendant une longue suite de siècles, une des richesses de notre sol. Des expériences sur les moyens de reconquérir cette source de prospérité, devaient être utiles, et la Société avait saisi, pour les provoquer, un moment où tout semblait concourir à en démontrer et en rehausser l'importance. Ce moment est déjà loin de nous. La Société regrette qu'avant qu'il se soit évanoui, quelqu'une de ces tentatives qu'elle a voulu exciter, couronnée par des succès qu'elle se serait empressée de compléter, en les proclamant, ne lui ait pas procuré de nouvelles lumières sur une culture que les intérêts du commerce et de l'industrie peuvent nous prescrire un jour de remettre en honneur dans notre pays.

A la vérité, la route des mers cesse de nous être interdite; l'Océan naguères encore, comme dans les premiers âges du monde, obstacle pour nous à la libre communication des peuples, se rouvre à nos vaisseaux; l'art de la navigation renaît pour la France, et ne tardera pas à nous remettre en possession des produits industriels et territoriaux de toutes les parties du monde. Servis, prévenus dans tous nos besoins, par l'activité du commerce, nous ne serons plus réduits à tourmenter notre sol, pour en arracher, à grands frais, quelque vain supplément aux richesses lointaines qu'il ne nous est plus interdit de nous procurer; et les indigoteries de l'Amérique semblent devoir nous dispenser à jamais de rétablir autour de nous la culture au-

trefois

trefois si lucrative du pastel. Telles s'offrent en effet à la pensée les premières conséquences de la cessation de cet ordre de choses, violent, contraire à nos vœux comme à nos goûts, anti-social peut-être, qu'un instant vient de détruire comme un songe, mais que, d'une part, les exploits, les revers même de nos armées, de l'autre, les progrès toujours croissans de notre industrie, ont préservé d'être nul pour notre gloire.

Mais ces conséquences n'admettent-elles aucune restriction, aucune limite ? Une Puissance depuis plus de six cens ans ennemie et rivale de la France, depuis quelques mois alliée et amie, lui a rendu, non sans quelques exceptions qui nous laissent des regrets, les îles qu'elle possédait autrefois, soit dans l'Océan Indien, soit dans les mers qui baignent le Nouveau-Monde. Elle rattache ainsi, et la France et l'Europe entière, à ce système colonial, source des immenses richesses qui lui ont acquis et maintiennent son inquiétante suprématie. Mais ce système dont il lui est si précieux de prolonger l'existence, doit s'écrouler un jour. Déjà au Mexique, au Pérou, dans nombre de provinces de l'Amérique méridionale, se sont manifestés des symptômes précurseurs de sa ruine. Il est dans la nature des choses, qu'un peu plutôt, un peu plus tard, l'Américain, ou Colon, ou Indigène, refuse enfin de cultiver le sol fertile qu'il habite, et d'en exploiter les richesses variées, au profit et sous la direction de la cupidité Européenne, et de ses tyranniques fantaisies. Le moment s'approche donc de jour en jour, où tout le continent de l'Amérique s'affranchira du joug de celui de l'Europe, et cette séparation effectuée dans le continent, ne tardera pas à s'opérer dans les îles. Mais quoi ! commencerons-nous dès aujourd'hui à avêtir partie de nos champs en pastel, parce que notre quatrième ou sixième génération peut-être ne recevra plus l'indigo de nos Colonies révoltées ?

Il serait difficile sans doute de nous amener à un tel degré de prévoyance. D'autres considérations pourraient nous en faire adopter les conseils.

Des îles que nous venons de recouvrer, la plus importante, et par son étendue, et par ses produits, celle qui, dans le temps où la culture y prospérait, fournissait elle seule, à-peu-près, tout l'indigo que le commerce importait en France, l'île de St-Domingue, dont toute la partie septentrionale est reconnue désormais propriété française, n'est point encore en notre possession, et lorsqu'elle y sera rentrée, en quel état y retrouverons-nous les trois à quatre mille indigoteries dont nos ateliers de teinture épuisaient autrefois les produits ? L'indigo n'est point compté parmi ceux de la Guadeloupe ; la Martinique, comme l'île de Bourbon, n'en livrait autrefois à nos besoins que de très-faibles quantités. Il est donc à présumer que le commerce étranger demeurera en possession de nous approvisionner de cette denrée si nécessaire à nos fabriques ; pourquoi ne tenterions-nous pas d'échapper à une dépendance nuisible à leur prospérité, en reprenant cette culture du pastel qui, dans le seizième siècle encore, était pour le laboureur de nos contrées d'un rapport qui l'enrichissait ? L'indigo préféré depuis à la fécule du pastel, a fait tomber cette culture, mais il n'est pas certain que la préférence donnée à l'indigo ait eu pour cause, ou le bas prix de cette substance, ou la supériorité de ses effets dans la cuve du teinturier. La mode, l'engouement du public pour une denrée, produit d'une industrie lointaine, paraissent l'avoir fait substituer partout à la fécule indigène qui peut-être méritait mieux un tel succès. Il est constaté, au moins, que les manufactures de notre ville renommées pour le teint brillant et inaltérable de leurs étoffes, aussi long-temps qu'elles ont employé comme premier ingrédient la fécule extraite du pastel, ont perdu leur

supériorité et la vogue qu'elles s'étaient acquise, chaque fois que, par une économie mal entendue, leurs teintureries ont voulu, ou ménager l'usage de cette fécule avivante, ou la remplacer par des sucres analogues extraits d'autres végétaux.

C'est un point reconnu, en effet, que le pastel, non-seulement donne une belle couleur bleue, mais encore que cette couleur rend plus pénétrantes celles qui sont appliquées après elle sur le même tissu. Mais, il est important d'en faire ici l'observation, cette propriété de la partie colorante du pastel a été remarquée dans les préparations faites selon les procédés anciens, qui ne sont pas ceux aujourd'hui en usage. L'ancienne manière de préparer le pastel pour l'usage de la teinture, consistait à le broyer, à le réduire en pâte sous un moulin ; une forte pression extrayait de cette pâte toutes parties aqueuses ; on en formait ensuite des piles ou des gâteaux, qu'on exposait à l'air de manière à en obtenir la plus prompte dessiccation ; lorsque la surface de ces gâteaux était devenue une croûte sèche et presque cassante, cette croûte était broyée, pulvérisée, pétrie ensuite avec la partie restée molle et humide ; du tout on formait des pelotes du poids d'environ une livre, rondes d'abord, et qui, allongées peu de temps après, à l'aide d'une légère pression, devenaient des coques de pastel. La fabrication et le débit de ces coques répandaient l'aisance, multipliaient les commodités de la vie, dans le pays dont les habitans se livraient à cette industrie, et en faisaient, ce que le nôtre a été autrefois par cette raison, un pays de *coquignas*.

Le procédé que je viens de décrire introduit dans les coques et dans la fécule du pastel, les débris des fibres de la plante, et ils y sont atténués et en quelque sorte dissous et combinés par un commencement de fermentation.

Le procédé adopté de nos jours, et dont la Société a fait l'essai, est une imitation de celui qui est en usage dans

les indigoteries. On voulait que la féculé du pastel rivalisât l'indigo, et l'on a soumis le pastel aux manipulations employées pour extraire l'indigo de la plante dite *anil*, ou *indigotier-franc* ; elles conduisent à obtenir la féculé colorante par la macération dans l'eau, de la plante qui la donne. De cette manière, la féculé s'obtient pure et dégagée de tout autre mixte appartenant au végétal dont elle est extraite. Il reste à savoir si la féculé pure obtenue ainsi du pastel, a, comme la féculé obtenue par le procédé grossier à l'usage de nos pères, la propriété d'être à la fois et une couleur brillante, et un mordant de qualité supérieure. C'est ce que des expériences comparatives, faites sur des fécules extraites du pastel par l'un et l'autre des procédés ci-dessus décrits, pourront seules nous apprendre. Il conviendrait de vérifier pareillement si l'indigo connu pour la solidité et le lustre de la couleur qu'il fournit, n'a pas aussi l'avantage de disposer les étoffes qu'il a imbibées à saisir et retenir plus fortement les couleurs dont on juge à propos de les recouvrir. Cette vérification ne devrait pas être faite seulement sur l'indigo du commerce, toujours extrait de l'indigotier par le moyen exact de la macération, il serait nécessaire d'y soumettre un indigo extrait par le broiement et la trituration au moulin du végétal qui le recèle. S'il résulte de cette vérification, ou de recherches faites en vue de ce même objet, dans nos ateliers de teinture, que l'indigo peut, de même que la féculé du pastel, être employé et comme mordant, et comme couleur, s'il est reconnu que les indigoteries de l'Amérique et des Indes peuvent verser en Europe des quantités d'indigo, telles qu'elles doivent suffire aux besoins des arts et manufactures qui l'emploient, et que cette denrée puisse leur être livrée à un prix plus avantageux que ne le serait la féculé extraite du pastel cultivé sur le continent, ce serait vouloir perdre et du terrain

et du travail, que de s'obstiner à rétablir cette culture dans nos campagnes. Si, au contraire, la fécule du pastel conserve sur l'indigo l'avantage d'étendre, comme lui, sur les étoffes, une couleur brillante et solide, et d'y déposer de plus un mordant propre à y retenir et y fixer d'autres couleurs, il pourra convenir aux intérêts de la vieille Europe de reprendre une culture qu'elle aurait indiscrettement abandonnée, et de placer de nouveau le pastel au rang des produits de ce sol que rajeunit sans cesse son active et opiniâtre industrie.

Cet aperçu de ce que laisse à désirer l'état actuel de nos connaissances sur les propriétés comparées de l'indigo et de la fécule du pastel, a déterminé la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du Département du Nord, à ne point renouveler la proposition qu'elle a faite, en l'année 1812, d'un prix à décerner au Cultivateur qui aurait essayé avec le plus de succès la culture du pastel. Elle se réserve de faire et de provoquer, sur cet objet intéressant, les recherches et les expériences propres à l'éclairer sur l'utilité dont il pourrait être qu'elle s'en occupât de nouveau.

La Société, dans la même Séance où elle a ouvert le concours pour la culture du pastel, a proposé pour sujet d'un prix qu'elle délivrera en sa Séance publique de 1815, une question concernant le Rouissage des lins ; question d'un grand intérêt pour le Département du Nord et ceux qui l'avoisinent. Le programme en a été inséré dans tous les papiers publics, et la Société a lieu d'espérer qu'elle obtiendra sur cet objet les lumières qu'elle a eu pour but de se procurer.

A sa prochaine Séance publique, ou même avant cette époque, si la nature de la question l'exige, la Société publiera le sujet du prix qu'elle pourra délivrer en sa Séance de 1816.

## S T A N C E S

## SUR LA PAIX ET LE RETOUR DES BOURBONS.

*Par M. LE TENNEUR, Professeur au Lycée.*

**A**UX longs ravages de la guerre  
Succède enfin la douce Paix ;  
Elle vient consoler la terre,  
Et combler les vœux des Français.  
L'antique drapeau se déploie,  
Et l'airain fulminant de Mars  
Donne le signal de la joie,  
Au lieu d'effrayer nos remparts.

\*\*\*

Dans notre France désolée,  
On osa proscrire les Lis ;  
Avec eux, la Paix exilée,  
Revient sur les pas de Louis.  
Le Dieu puissant qui le protège,  
De nos cœurs entendit la voix ;  
L'amour a formé le cortège  
Du plus désiré de nos Rois.

\*\*\*

Du Lis abattu par l'orage,  
Tout rejeton abandonné,  
Languit sur un lointain rivage,  
Ou fut à périr condamné.

Ah ! que la France fut punie  
De ce criminel abandon !  
D'un Etranger la tyrannie  
Souilla le trône d'un BOURBON.



Du Roi martyr l'auguste Fille  
Est pour nous l'Ange de la Paix ;  
Des ennemis de sa Famille  
On lit le pardon dans ses traits.  
Des Héros Chrétiens le Modèle  
Lui traça ce devoir touchant :  
Son cœur, pour y rester fidèle,  
De sa bonté suit le penchant.



L'Aigle, à la serre ensanglantée,  
Plana sur d'horribles Cyprès ;  
Du Lis la tige est replantée,  
Et l'Olivier fleurit auprès.  
Loin de nous, l'affreuse Bellone  
S'enfuit à nos yeux réjouis :  
Minerve, assise sur le trône,  
Règne sous les traits de Louis.

---

---

**L I S T E**  
**DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,**  
**Sciences et Arts du Département du Nord.**

---

**MEMBRES HONORAIRES.**

**MM.**

- Cambacérés*, ancien Archichancelier.  
*D'haubersart* (le Comte), Pair de France.  
*Durutte* (le Comte), Lieutenant-général des Armées du Roi.  
*François de Neuf-Château* (le Comte), Membre de l'Institut et de plusieurs Sociétés savantes.  
*Hervyn* (le Comte), Pair de France.  
*Merlin* (le Comte), Procureur-général à la Cour de cassation.  
*Pommereul* (le Baron de), ancien Préfet du Nord.  
*Siméon* (le Baron), Préfet du Nord.  
Mgr. le Duc de *Trévise*, Maréchal de France.

**MEMBRES RÉSIDENS.**

**MM.**

- Becquet de Mégille*, premier Adjoint au Maire.  
*Béranger*, Commissaire Royal des Fontes d'Artillerie.  
*Billaquoy de Boismont*, Conseiller à la Cour Royale de Douai.  
*Boinvilliers*, Inspecteur de l'Académie Royale de Douai.  
*Bonniart*, Maire.  
*Bonniart* fils, Entrepreneur des Fortifications.  
*Bruneau de Beaumez*, Procureur - général à la Cour Royale de Douai, et Membre de la Chambre des Députés des Départemens.

*Chartier*, Propriétaire de la Verrerie.

*Croy (de)*, Sous-Préfet de Douai.

*Daix*, fils, Banquier.

*Deforest de Quardeville*, Président de chambre à la Cour Royale.

*Delegorgue*, Conseiller à la Cour Royale.

*Delval-Lagache*, Membre du Conseil-général du Dépt.

*Deshayes*, Docteur en Chirurgie.

*Dewarenghien* (le Baron), premier Président de la Cour Royale.

*Dewarenghien*, fils, Commissaire des guerres à Douai.

*Dewavrechin*, Adjudant-major de la 3.<sup>e</sup> Légion de la Garde-Nationale.

*D'haubersart*, Avocat-général à la Cour Royale.

*Ducellier*, Capitaine du Corps-Royal du Génie, à Douai.

*Dumonceaux*, Inspecteur Forestier, Membre du Collège électoral du Département.

*Dumoulin*, Conseiller à la Cour Royale, Membre de la Chambre des Députés des Départemens.

*Duquesne (Louis)*, Secrétaire de la Mairie.

*Escalier-Delagrance*, Maître en Pharmacie.

*Foulon*, Licencié en Médecine.

*Fouquay*, Chef d'Institution.

*Gautier d'Agoty*, père, Membre du Collège électoral du département ; Manufacturier.

*Gautier d'Agoty*, fils.

*Gosse*, premier Avocat-général à la Cour Royale.

*Guilmot*, Bibliothécaire de la Ville.

*Lagarde*, Greffier en chef de la Cour Royale.

*Lanibert*, Avocat-général à la Cour Royale.

*Lenglet*, Président de chambre à la Cour Royale.

*Letenmeur*, Professeur au Lycée de Douai.

*Lœuillel*, Avocat, Juge-suppléant au Tribunal de 1.<sup>re</sup> instance.

*Lolliot*, Propriétaire.

*Lussiez*, Substitut du Procureur du Roi au Tribunal de première instance de Douai.

*Maudoux*, Avocat-consultant.

*Plouvain*, Conseiller à la Cour Royale.

*Potiez-Defroomi*, Greffier de Juge de paix.

*Rdmont*, Avocat, et Administrateur des Hospices.

*Raux*, Professeur de Mathématiques au Corps Royal d'Artillerie.

*Reytier*, Docteur en Médecine.

*Taffin de Sorel*, Président de chambre à la Cour Royale.

*Taranget*, Recteur de l'Académie Royale de Douai.

*Tarlier*, Libraire.

*Thomassin (Balthazar)*, Membre du Collège électoral du Département.

*Tressigniez*, Artiste Vétérinaire.

*Woussen*, Conseiller à la Cour Royale.

#### MEMBRES CORRESPONDANS.

MM.

*Adveniet-Fontenelle*, ancien Officier du Génie, Référendaire à la Cour des Comptes, à Paris.

*Bachelet*, Officier de santé, à Paris.

*Barbet*, ancien Officier du Génie, à Airc.

*Bastien*, Docteur en Médecine, à Florence.

*Blondel de Beauregard*, aîné, Propriétaire, à Bruxelles.

*Bonvier*, Propriétaire, à St-Saulve, près de Valenciennes.

*Bottin*, ex-Secrétaire - général de la Préfecture du Nord, à Lille.

*Bouzel*, Docteur en Médecine, à Iéna.

*Boyaval (Louise)*, Peintre en fleurs, à Avesnes.

*Broy*, Cultivateur, à Cuincy.

*Buissart*, Avocat, à Arras.

*Burruille*, Juge de paix, à Roost-Warendin.

- Cadet-Devaux*, Chimiste, à Paris.
- Canonne*, Cultivateur, à Fontaine-lès-Croisilles.
- Canonne*, Cultivateur, à Saulzoir.
- Cazin-Caumartin*, Conservateur des Eaux et Forêts, à Lille.
- Chevalier*, Ingénieur-Opticien, à Paris.
- Coquillier*, ex-Législateur, à Grande-Synthe.
- Crinon-Largillière*, Pharmacien, à Landrecies.
- Dehau*, Notaire Royal, à Lille.
- Delactre*, Cultivateur, à Bourbourg-Campagne.
- Delambre*, Membre de l'Institut, à Paris.
- Delâtre*, Inspecteur Forestier, au Quesnoy.
- Delegorgue*, fils, Cultivateur, à Courcelles.
- Délezenne*, Professeur de Mathématiques, à Lille.
- Délétonbe*, ancien Consul-général de France près les Etats-Unis d'Amérique, à Condé.
- Deleville*, Notaire Royal, à Arras.
- Dellerue*, Cultivateur, à Allouagne.
- Deltil*, Commissaire de police, à Condé.
- Deltonbe*, Desservant, à Sin.
- Delzant*, Juge de paix, à Condé.
- Denuinout*, Propriétaire, à Longue-Avesnes, près de Péronne.
- Demory*, Cultivateur, à Morges, près de Bapaume.
- Deschamps*, Membre de l'Institut, à Paris.
- Deslyons*, Capitaine d'Artillerie, à Charleville.
- Deslyons*, Propriétaire, à Charleville.
- Desmoutier (Ernest)*, Conseiller de Préfecture, à Lille.
- Despretz-Delegorgue*, Propriétaire dans le département du Pas-de-Calais.
- Drapier*, Pharmacien-Chimiste, à Lille.
- Drapier*, Inspecteur divisionnaire au Corps Royal des Ponts et Chaussées.
- Ducolombier*, ancien Préfet de Marango, à Alexandrie.
- Dudonjon*, Médecin, à Paris.

*Dumas*, ancien Conseiller d'Etat.

*Dumolard*, Membre de la Chambre des Députés des Départemens.

*Durut*, Desservant, à Bouvignies.

*Farez*, Procureur du Roi, à Cambrai, Membre de la Chambre des Députés des Départemens.

*Fauchet*, ancien Préfet de l'Arno, à Florence.

*Fournier*, Cultivateur, à Raimont, près de Maubeuge.

*Froussart* (le Chevalier), Membre de plusieurs Sociétés savantes, à Florence.

*Girard* (*Louise-Charlotte*), à Valenciennes.

*Girard*, Ingénieur des Ponts et Chaussées, à Lille.

*Godick*, Directeur de l'Ecole Vétérinaire d'Alfort.

*Gouvion*, Chirurgien en chef de l'Hopital militaire, à Luxembourg.

*Guilnot*, fils, Chirurgien-major au 25.<sup>e</sup> Régiment de ligne.

*Gujanet*, ancien Officier du Génie, à Anvers.

*Guyton-Morvaux*, Membre de l'Institut, à Paris.

*Haldat*, Docteur en Médecine, à Nancy.

*Hécart*, Naturaliste, à Valenciennes.

*Hemet*, Commissaire Royal à la Liquidation, à Paris.

*Henrique Palos y Navarro*, Antiquaire à Murviedro, en Espagne.

*Her*, ancien Juge de paix, et Maire, au Pont-à-Rache.

*Hoverlant*, Propriétaire à Tournai ; ex-Législateur.

*Kin (de)*, Professeur de Physique et de Botanique, à Bruxelles.

*Lacasse*, Professeur de Physique, à Valenciennes.

*Lachinal*, Propriétaire-Cultivateur.

*Lagarde* aîné (le Baron), ancien Préfet de Seine-et-Marne, à Paris.

*Lamaruillière* (le Comte), Pair de France.

*Lambert*, ancien Commissaire des Poudres, à Lille.

- Lambier**, Antiquaire, à Mons.  
**Lambrecht**, père, ancien Magistrat, à Bergues.  
**Larvin** (le Chevalier), Maire d'Aniche.  
**Ledru** (*Hilaire*), Peintre à Paris.  
**Legay**, Procureur du Roi, à Béthune.  
**Leleux**, Homme de lettres, et Imprimeur, à Lille.  
**Lemaire**, Cultivateur, à Bettignies.  
**Leplus**, Architecte, à Lille.  
**Lestiboudois**, Professeur d'Histoire naturelle, à Lille.  
**Liègeard**, ancien Secrétaire-général de Préfecture, à Liège.  
**Lombard**, Auteur du Manuel des Propriétaires d'abeilles.  
**Luchesini** (le Marquis de), Membre de plusieurs Sociétés savantes, à Florence.  
**Maizières (de)**, Professeur de Mathématiques au Lycée de Versailles.  
**Murchal**, Négociant à Bruxelles.  
**Mastens**, Médecin à Léipsick.  
**Mirbel**, Membre de l'Institut, à Paris.  
**Mojon aîné**, Médecin, à Gênes.  
**Mojon cadet**, idem.  
**Monteville**, Avocat, et Maire de Montignies.  
**Moreau de Bellaing**, Propriétaire, à Mons.  
**Mourgues** (*Scipion*), ancien Chef de division au Ministère de l'Intérieur, à Paris.  
**Nauche**, Médecin, à Paris.  
**Nélis (de)**, Propriétaire, à Malines.  
**Nicholson**, Chimiste, à Londres.  
**Palisot de Beauvois**, Membre de l'Institut, à Paris.  
**Parent**, Propriétaire-Cultivateur, à Dourges.  
**Percelat**, ex-Recteur de l'Académie de Liège.  
**Percy**, Inspecteur-général du Service de Santé, Membre de l'Institut, à Paris.  
**Perrier**, Membre de l'Institut, à Paris.

- Petit-Genest*, Professeur de Mathématiques, à Dunkerque.  
*Pillot*, Président du Tribunal civil, à Avesnes.  
*Poincelot*, Artiste Vétérinaire, à Florence.  
*Porcher* (le Comte), Pair de France.  
*Poutrain*, Juge de paix, à Cappelle-en-Pévèle.  
*Pronville (de)*, Membre de la Société d'Agriculture de  
 Seine-et-Oise, à Versailles.  
*Quivy*, Cultivateur, à Maubeuge.  
*Roard*, Directeur des Teintures de la Manufacture Royale  
 des Gobelins, à Paris.  
*Roman*, Chef d'Institution, à Nîmes.  
*Roquefort*, Homme de lettres, Correspondant de la Société  
 de Göttingue.  
*Rosny*, Homme de lettres, à Valenciennes.  
*St-Amour*, Membre du Conseil-général du Département  
 du Pas-de-Calais, à St-Omer.  
*St-Leger*, Capitaine au Corps Royal du Génie, à Cambrai.  
*Saladin*, Professeur de Mathématiques au Lycée de Stras-  
 bourg.  
*Silvy*, Avocat, à Lille.  
*Sirodot*, Sous-Inspecteur aux revues, à . . . .  
*Soillard*, Capitaine au Corps Royal du Génie.  
*Stofeltz*, Chimiste, à Malines.  
*Sy-Baillarcq*, Fabricant, à St-Omer.  
*Taillefer*, ancien Subdélégué de l'Intendant de Champagne,  
 Propriétaire, à Villers-le-Filleul, par Mézières.  
*Tamboise*, Cultivateur, à Vincy.  
*Théry de Gricourt*, fils, Propriétaire, à Paris.  
*Tieffries-Delcaux*, Cultivateur-Propriétaire, à Bousy.  
*Tourdes*, Professeur à l'Ecole de Médecine, à Strasbourg.  
*Falkot*, Professeur d'Histoire naturelle, à Dijon.  
*Vandier*, Docteur en Médecine, à la Guadeloupe.  
*Van-Mons*, Correspondant de l'Institut, et Chimiste, à  
 Bruxelles.

*Vauthier*, Receveur Municipal, à Bruxelles.

*Vauxvillers*, Ingénieur des Ponts et Chaussées, à Paris.

*Vinckler*, Antiquaire attaché à la Bibliothèque Royale.

*Vitalis*, Secrétaire de la classe des Sciences physiques de l'Académie de Rouen.

*Volney* (le Comte), Pair de France.

*Yvart* (*Victor*), Professeur à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort.

*Ywens*, Propriétaire, à Courtrai.

---

### AVIS ESSENTIEL.

MM. les Correspondants sont priés d'accuser réception du présent envoi, en indiquant, si besoin est, le changement de leur domicile, titre ou profession, afin que leurs noms, qualités et demeure puissent être conservés sur la liste générale des Membres et des Correspondants de la Société.

Les lettres doivent être adressées, *franches de port*, à M. le Secrétaire-général.

Fait et arrêté dans la séance du 26 octobre 1814.

TAFFIN DE SOREL,  
Président.

BOINVILLIERS,  
Secrétaire-g.<sup>l</sup>

